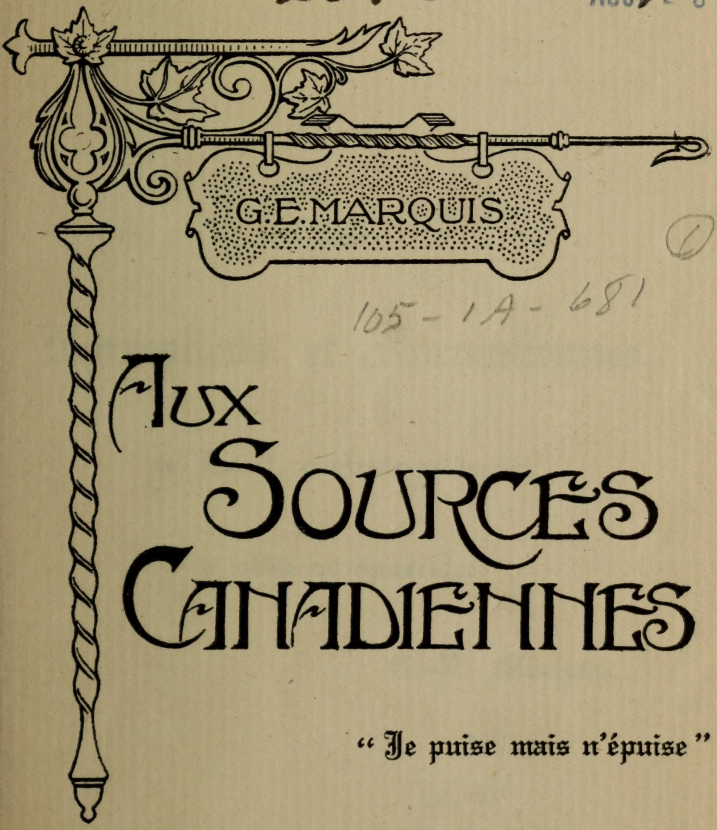
U d'/of OTTAWA
39003004937578

Avec les hommages de l'auteur

AUG 2 8 1973



105 - 1A - 681

Aux Sources Canadiennes

"Je puise mais n'épuise"

Universitas
CANADIANA
Ottaviensis

QUÉBEC
—1918—

PS
8525
.A76A89
1918
cop 3

Aux

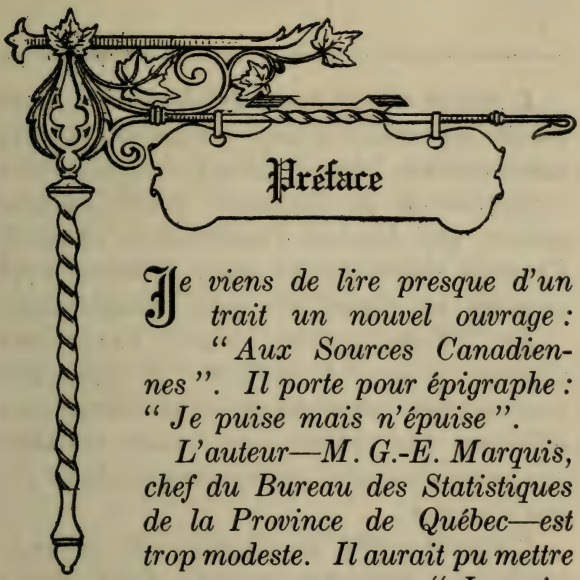
Normaliens et Normaliennes

de Laval, confraternellement

je dédie cet opuscule.

G.-E. Marquis.

Préface



Préface

Je viens de lire presque d'un trait un nouvel ouvrage : "Aux Sources Canadiennes". Il porte pour épigraphe : "Je puise mais n'épuise".

L'auteur—M. G.-E. Marquis, chef du Bureau des Statistiques de la Province de Québec—est trop modeste. Il aurait pu mettre comme en exergue : "Je puise mais j'enrichis". Puisant aux sources canadiennes, *il a doté la littérature de son pays d'un ouvrage bien inspiré, intéressant, agréable même, qui repose du brouhaha des villes, tout parfumé qu'il est de la bonne odeur de terroir qui nous captive du commencement à la fin. C'est une gerbe de bon blé* qui lèvera, *j'en suis sûr, et produira cent pour un.*

L'amour du sol natal, le charme du foyer rural, ces mille et une petites choses qui attachent au bien *paternel, les souvenirs d'enfance et de jeunesse, d'une exquise saveur, qui hantent l'esprit et le cœur de l'homme même devenu vieux, donnent à cet ouvrage un attrait des plus rassérénants.*

Le " Vieux grenier ", la " Visite aux champs ", le " Catéchisme de première communion " sont des tableaux simplement délicieux qui exhalent un amour véritable des joies saines et réconfortantes de la vie des champs.

L'auteur—effet de l'ambiance, je suppose—n'a pas cru pouvoir faire œuvre utile sans nous donner des statistiques. Que tous les hommes sérieux lisent le chapitre : " Notre bilan vital ". Nous sommes trop jeunes pour diminuer. *La race rachitique comme l'individu est vouée à une mort précoce. Il nous faut croître et nous multiplier. C'est ce qui a fait jusqu'à présent la force des canadiens-français. Que l'esprit chrétien maintienne les tradi-*

tions ancestrales et que les règles de l'hygiène, religieusement suivies, conservent aux enfants que le bon Dieu nous a donnés, une santé florissante qui soit une garantie d'expansion normale.

En un mot et pour résumer, M. G.-E. Marquis a fait non-seulement un bon livre, bien écrit, original, tableau fidèle des mœurs canadiennes à la campagne, mais il a fait une bonne action en inspirant aux jeunes l'amour du sol, à leurs aînés le retour à la charrue, à tous, un respect profond pour la vie rurale.

Le 20 juin 1898, M. Marquis quittait l'école normale Laval, y laissant d'excellents souvenirs, mais surtout une réputation de travailleur opiniâtre.

Cette note, il l'a gardée dans l'enseignement primaire, comme maître d'école *et* comme inspecteur. *Aussi a-t-il toujours tenu le premier rang entre ses pairs, par la ponctualité dans l'accomplissement de ses devoirs, l'ordre dans la décharge de ses fonctions et l'amour passionné de l'étude.*

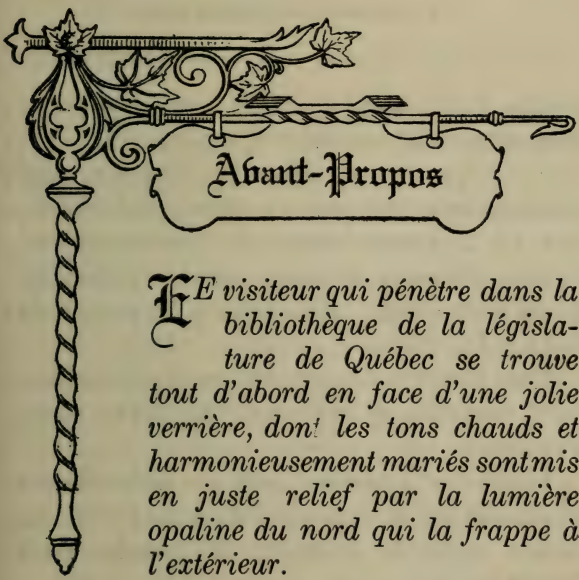
C'est la compétence universellement reconnue de M. Marquis qui a déterminé, il y a quelques années, le Gouvernement de la Province à le mettre à la tête du Bureau si important des statistiques, où, comme ailleurs, il fait honneur à ses chefs.

*" Aux sources Canadiennes " sera bientôt dans toutes les librairies et, de là, dans toutes les mains. C'est le vœu sincère de l'*Alma Mater.

TH.-G. ROULEAU, ptre.

Québec, 20 mai 1918.

Avant-Propos



Avant-Propos

Le visiteur qui pénètre dans la bibliothèque de la législature de Québec se trouve tout d'abord en face d'une jolie verrière, dont les tons chauds et harmonieusement mariés sont mis en juste relief par la lumière opaline du nord qui la frappe à l'extérieur.

Dans un cadre superbe, où sont entrelacées des tiges, des feuilles et des fleurs de la flore canadienne, une cascade roule ses eaux tumultueuses et blanchâtres, sur un fond accidenté de cailloux informes et superposés en retrait.

Au pied de la chute, l'eau forme un étang dont la surface, légèrement agitée par la brise qui passe, reflète les couleurs de l'arc-en-ciel formé par le soleil au-

dessus d'elle, dans la buée liquide qui s'échappe des flots laiteux et mugissants.

Au milieu de ce décor enchanteur, une jeune femme, portant un vêtement modeste, tout en laissant deviner le charme de ses formes, s'avance avec une cruche suspendue à son bras droit. Elle revient de puiser de l'eau à la rivière.

Une légende laconique, mais illuminatrice, complète ce tableau : "Je puise mais n'épuise".

Voilà qui exprime bien le sens allégorique, délicat et expressif de cette scène : la rivière, c'est la science ; la femme, c'est l'étude.

Dans la préoccupation des problèmes nationaux, l'énergie canadienne peut se donner libre carrière sans craindre d'en jamais tarir la source. Jeune peuple dans un pays nouveau, nous avons, héritage précieux, un passé de gloire à soutenir et un avenir à bâtir.

Le petit recueil que je présente au public s'est aussi inspiré, pour être fidèle à ces

sentiments, aux sources canadiennes. En effet, pas un tableau, pas un trait, pas une étude des quelques pages suivantes qui ne soit un hommage sincère, sinon éloquent, aux gens et aux choses du terroir.

Les heures angoissantes que nous traversons nous y rattachent instinctivement, tout comme le soldat blessé et agonisant sur le champ de bataille se souvient de sa mère et l'appelle à son secours.

Depuis le commencement du siècle, il semblerait qu'un réveil national s'est opéré parmi nos compatriotes et que les productions littéraires et scientifiques de chez nous reçoivent un accueil plus sympathique qu'autrefois.

Souhaitons que ce mouvement s'accroisse davantage et qu'il donne à la race des hommes de valeur réelle et capables d'aiguiller dans la bonne voie les cœurs, les volontés et les intelligences de la génération montante.

C'est cette pensée qui a fait naître en moi le dessein de recueillir ces quelques pages éparses, pour les présenter au public.

Fils de cultivateur, j'ai voulu moduler un chant à la terre : "Et qui de nous n'a cherché le calme dans un chant ?", a dit Victor Hugo.

La richesse du décor champêtre, la simplicité des mœurs rurales, la foi robuste transmise par nos pères, tout cela a buriné dans mon esprit des souvenirs impérissables, et que j'aime à évoquer souvent, pour me réconforter le long de l'âpre sentier de la vie.

D'autre part, l'étude de nos conditions économiques et l'analyse des statistiques m'ont suggéré la pensée d'écrire une ou deux pages sur des problèmes d'actualité.

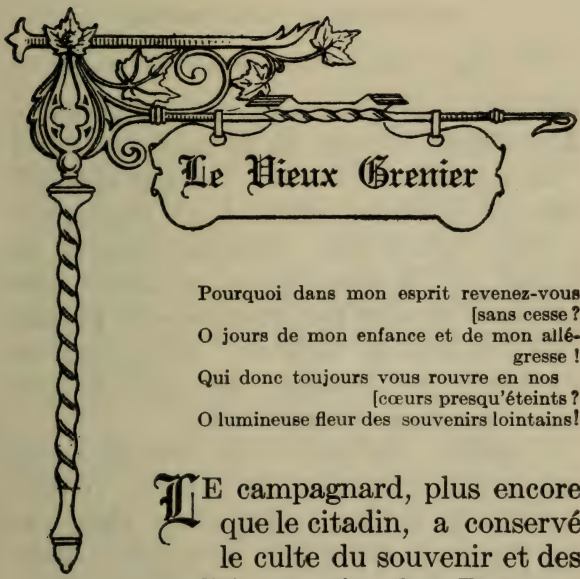
Bref, j'ai voulu faire œuvre utile ; donner le bon exemple aux jeunes ; planter quelques jalons pour eux.

L'intention vaut sans doute beaucoup mieux que l'action, j'en conviens. Au reste, la fin ne justifie-t-elle pas quelquefois les moyens ?

G.-E. M.

Québec, 15 mai 1918.

Le Vieux Grenier



Le Vieux Grenier

Pourquoi dans mon esprit revenez-vous [sans cesse ?
O jours de mon enfance et de mon allégresse !
Qui donc toujours vous rouvre en nos [cœurs presqu'éteints ?
O lumineuse fleur des souvenirs lointains!

LE campagnard, plus encore que le citadin, a conservé le culte du souvenir et des traditions nationales. Dans son essence, il est conservateur, au sens large du mot. Ses goûts, ses mœurs sont simples, et plus il avance en âge, plus il semble rivé, par la chaîne d'or des pieuses souvenances, au foyer, aux champs et au village qui l'ont vu naître et grandir. Aussi, quand les *jeunesses*, garçons et filles, qui ont quelque peu *couraillé*, vu du pays, s'efforcent d'amener les vieux

qui, eux, n'ont jamais quitté la chaumière, à suivre le courant de la mode, à imiter "les autres" ou encore, "tout le monde" suivant le cliché habituel, les jeunes ont à faire face à une véritable muraille de Chine.—" De mon temps, on savait bien se passer de tout cela et on ne s'en portait pas plus mal qu'*astheure* ", objectent ces vieillards, en branlant du chef—et non sans raison, me semble-t-il.

Combien de fois n'ai-je pas remarqué avec attendrissement la grande vénération qu'ils ont pour tout objet légué par les membres défunts de la famille—dont, parfois, plusieurs générations ont vécu sous le même toit qu'eux. A ce propos, rappelons que ce fut avec une fièreté bien légitime que l'on vit décorer, au IIIe centenaire de la fondation de Québec, en 1908, grand nombre de familles qui possédaient encore le bien ancestral, transmis de père en fils, depuis au delà de deux siècles, et que rien n'avait encore pu déraciner.

" C'est chez les laboureurs que fleurissent le mieux cet esprit particulier qui se reconnaît bien et se définit mal, cet ensemble de souvenirs, de secrets, d'épreuves, de joies, de passé et d'espérance, ce ciment de la vie qui rattache à la maison, qui perpétue la vitalité de la race et qui prépare la patrie, assemblage de familles," a dit un auteur canadien dont le nom m'échappe.

C'est surtout dans ces foyers de race que l'on garde comme un héritage sacré ces mille et un objets, témoins impassibles d'un autre âge, tels que meubles antiques, gravures et portraits défraîchis, ustensiles, poteries et faïences primitives, armes démodées, accoutrements et costumes désuets... et que sais-je encore? La plupart du temps ces vieilleries ne sont plus utilisées, soit à cause de la vétusté de leurs traits, ou parce qu'elles ont dû céder la place à la déesse Nouveauté. Mais rarement les détruit-on, du moins aussi longtemps que les vieux

ont la conduite du foyer. Ils consentiront bien, parfois, pour plaire à la bru ou au gendre qui vient s'installer à leur table, à mettre ces objets de côté ; mais à s'en défaire *à demeure*, jamais ! Comme des reliques, on les garde religieusement, afin d'avoir la satisfaction de les revoir de temps à autre, et de pouvoir " s'enivrer de la poésie rustique qui environne et se dégage de toutes ces choses."

Chez nous, c'est au vieux grenier, sorte de vestiaire, de musée et d'arsenal tout à la fois, que l'on pouvait retrouver, dans un beau désordre, les choses les plus disparates par leurs formes, leur usage et leur âge, et que, maintes fois, de mon jeune temps, j'ai contemplées avec un vif intérêt, parce qu'elles fournissaient à mon imagination enfantine une pâture dont elle était friande.

Trois fois cinquante ans y avaient accumulé une infinité d'objets fort étonnés sans doute de se trouver en commun. Il me semble les voir encore ; ce tableau

ne s'est pas envolé de ma mémoire, bien que près de trois décades se soient écoulées depuis que, pour la dernière fois, je jouai à cache-cache avec mes petits frères, dans les mansardes de la maison paternelle.

Si vous désirez faire plus ample connaissance avec les êtres de cette pièce, je suis heureux de vous y introduire.

* * *

Ce grenier, de forme rectangulaire, mesurait environ quinze pieds par trente, et laissait voir une charpente rugueuse, noircie par le temps, et des lambris disjoints de planches brutes. Deux fenêtres dans le pignon du sud-ouest l'éclairaient. Tout au ras de ce pan de l'antique demeure, dans la cour adjacente, s'élevaient quatre lilas dont la cime était facilement atteinte par l'embrasure des fenêtres entr'ouvertes. A la fin de mai, quand les arbustes étaient en floraison, nous cueillions des

bouquets de lilas, pour en orner la corniche de l'âtre de la grande salle à manger.

Accrochés à l'un des entraits du grenier, il me semble voir encore un ancien fusil à pierre, une corne à poudre, un sac à balles et un autre à cendrée. Un peu plus loin, une vieille rapière toute rouillée, longue de près de quatre pieds, reposait là depuis un temps fort reculé, d'après les annales de la famille. D'où venait-elle ? quelle était son histoire ? avait-elle jadis, aux mains de nos robustes ancêtres, caressé des torses nus de Peaux-Rouges ou repoussé à la frontière l'envahisseur *américain* ? Je l'ignore. L'arme ancienne était flanquée de deux pistolets comme on n'en rencontre plus guère aujourd'hui ; à la réalité, ils ressemblaient fort à des fusils à longue portée, mais beaucoup plus courts. Pour casser la tête d'un *siffleux*, au bord de son terrier, ou *déplanter* un *écureux*, à dix pas, ils n'avaient pas leur pareil !

Le long de la cloison et enfoncés dans les ravalements s'alignaient avec symétrie des coffres de toutes dimensions. Les uns contenaient des vêtements, d'autres des couvertures de lit, draps de *toile du pays*, couvrepieds damassés, *couvertes* de laine cardée, *catalognes* blanches ; d'autres renfermaient des *trâlées* de bas, des *nuages*, des *crémones*, des tuques, des mitaines, le tout tricoté au foyer pendant les longues soirées d'hiver.

Dans le trumeau formé par le bâti des deux croisées du pignon étaient fixées plusieurs tablettes sur lesquelles séchait, *à cœur d'année*, du *savon du pays* taillé en pains plus ou moins uniformes d'une couple de livres. Ce produit, toute bonne fermière se fait un point d'orgueil de le fabriquer elle-même. Et c'est un tour d'habileté plus qu'ordinaire que de cuire à point une *battée* de savon.

Les pauvres de Maska, de Vide-Poche, de l'Enfer et autres endroits fashionables de Bellechasse et de Montmagny dûrent

jadis l'apprécier fort, car mes charitables mère et grand'mère en déposèrent maintes fois dans leur panier d'osier, quand ils demandaient, l'air tout piteux: " La charité, s'il vous plaît, pour l'amour du Bon Dieu, Madame la Bourgeoise ".

A propos de mendiants, qu'on me permette de prolonger un peu cette digression pour rappeler que, depuis un temps immémorial, notre foyer était le pied-à-terre des chevaliers de la besace, à vingt lieues à la ronde, comme une *impothèque* attachée sur le *bien*. Quand ils n'y dînaient pas, ils arrivaient à la *brunante* pour y demander le couvert. Une literie spéciale leur était destinée. Elle se composait d'une paillasse, d'un drap de toile écrue, d'une *couverte* de laine, et d'un oreiller de *mortelle ;* en hiver, on ajoutait à ce nécessaire *une peau de carriole*. Nos hôtes attitrés couchaient près du poêle à deux *ponts*, dans la cuisine. Après leur départ, le matin, le lit des pauvres, comme on l'appelait, était remisé au grenier.

Quelques meubles y étaient encore gardés avec soin, bien qu'ils eussent du temps reçu d'irréparables outrages. Une grande horloge au rouage de bois y reposait tristement, couchée à plat sur le plancher, en arrière de la farinière. Grand' père l'avait rafistolée bien des fois, de son temps ; refait les essieux ou les roues alluchonnées d'érable piqué ; renouvelé les cordes de chanvre des poids de la sonnerie et du mécanisme ; redoré les chapiteaux couronnés de boules qui en enjolivaient la tête ; repeint et reverni sa boîte d'acajou qui en était le plus bel ornement et lui donnait des airs de grande dame—sans parler de son babil incessant ! Mais quand le grand'père eut atteint environ 70 ans, ses mains tremblantes ne lui permirent plus de remplacer les pièces usées de la vieille horloge—qui fut alors enlevée de la salle à manger où, pendant plus de cent ans, affirme-t-on, le tic-tac de son balancier avait rappelé aux hôtes du foyer la fuite rapide des jours et des ans,

en même temps que l'exactitude qui doit régler leurs mouvements quotidiens. Aujourd'hui, comme une momie égyptienne dans son sarcophage, elle dort son dernier sommeil au milieu des antiquailles du grenier ancestral—ce cimetière des choses rendues à bout d'âge, mais dont on ne veut pas se séparer complètement.

Mille autres objets avaient encore été apportés dans ce réduit, entre autres, le vieux rouet de ma grand'mère, lequel, un jour, avait dû céder la place à un instrument plus moderne et surtout moins encombrant. Pendant la belle saison, le métier à tisser, dont la charpente de frêne était toute jaunie par le frottement des fils aux mains des *créatures* habiles et actives, y faisait aussi une cure de repos, en attendant la toison des brebis et la filasse de lin.

Un clou enfoncé dans une ferme soutenait, au moyen d'anneaux et de cordelettes de chanvre, une balançoire à bébé. Je ne voudrais pas affirmer que je l'ai sou-

vent vue accrochée à cet endroit, car chez nous, soit dit en passant, " les Noëls domestiques s'ajoutaient souvent et en toutes saisons aux Noëls liturgiques " comme d'ailleurs dans la plupart des foyers canadiens-français.

Aussi, dans l'espace de vingt-quatre ans, l'avait-on vue pas moins de douze fois reprendre joyeusement son poste d'honneur, comme un nid que berce le rameau, accrochée aux solives équarries de la cuisine, pièce où, d'ordinaire, les marmots et le *petit dernier* font entendre leur joyeux concert et prennent leurs ébats, pendant que la maman vaque aux soins du ménage et prépare l'ordinaire.

J'entrevois encore, dans le vieux grenier de chez nous, une grande armoire bleue adossée à la cloison. En tout temps, il s'en dégageait une odeur forte, mais agréable quand même : c'était la pharmacie de famille.

Aujourd'hui, qu'un pharmacien moderne installe dans sa montre (vitrine) les plantes médicinales que l'on cueillait jadis, à la campagne, pour conjurer les maux de l'humanité souffrante, et il y a cent à parier contre dix qu'on prendra cet apothicaire pour un herboriste, sinon pour un commerçant de... fourrage.

Il faut dire aussi qu'à cette époque-là, les gazettes n'avaient pas encore appris à Baptiste que les pilules bleu-blanc-rouge sont des panacées universelles, et l'on se contentait tout bonnement de remèdes *sauvages*. Que le monde a marché depuis ces temps reculés !

Une boutade de feu le Dr Hubert Larue, alors professeur à Laval, avait, un jour, grandement scandalisé la docte faculté de médecine, à ce propos. Il faut avouer qu'il y avait de quoi aussi ! Imaginez-vous que, devant ses élèves en classe, et de l'air le plus sérieux du monde, il leur avait dit : " Prenez toutes les médecines du monde : poudres, pastilles,

sirops, sinapismes, etc., et jetez-les à la mer. Les poissons en ressentiront les plus funestes effets, tandis que les hommes ne s'en porteront que mieux ". L'humoriste médecin avait des idées avancées pour l'époque.

Les fioles étiquetées, aux liquides multicolores et pestilentiels, étaient rares à notre foyer, si j'en excepte toutefois l'huile de ricin (castor) que, parfois, ma mère employait comme médecine... préventive. Rien comme la perspective d'avoir à ingurgiter une dose de ce... miel, pour faire passer les coliques les plus *cordées*, aux écoliers fiévreux, le lendemain d'un congé ! Aux grands maux, les grands remèdes !

Dans cette grande armoire bleu marine se trouvait une collection de plantes, d'herbages, de racines et de baies aux propriétés curatives les plus variées, et que l'on employait dans la préparation des médecines indigènes. Je ne saurais, de mémoire, en dresser la nomenclature

complète, mais je me souviens fort bien des noms suivants, pour les avoir entendu souventes fois énumérer au sein de la famille : c'était la verge d'or, la camomille, la mauve, la racine de dragon, la savoyanne, le chiendent, la rhubarbe, l'écorce de cerisier, de mélèze (épinette rouge), le pain-bina, etc.

A tous les ans, une nouvelle provision de ces herbages était faite, soigneusement emballée, étiquetée, puis placée dans notre pharmacie : *si vis pacem para bellum* !

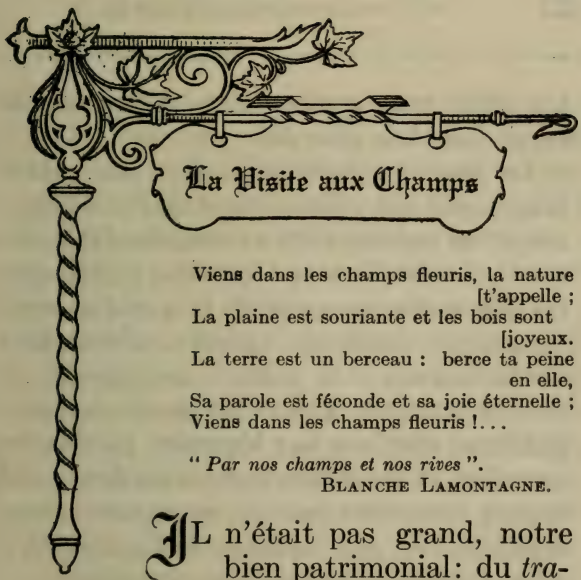
Un dernier souvenir et je m'arrête... pour aujourd'hui. Au temps du carême, ma mère ne manquait jamais non plus de renouveler pieusement, dans le vieux grenier, de même que dans les autres pièces de la demeure familiale, le rameau bénit par le prêtre, le dimanche qui précède celui de Pâques. Et malheur à quiconque aurait eu la témérité de le faire disparaître! Avec cette foi robuste qui soutint et guida si fermement nos pères dans les droits sentiers de la vertu et du vrai

bonheur — foi transmise intégralement chez nos contemporains—tous les enseignements de l'Eglise sont acceptés avec le même respect et la même soumission. Pour eux, comme pour nous, le rameau est un symbole de l'entrée triomphale du Christ à Jérusalem. Il rappelle encore que, sans défaillance, nous devons poursuivre vaillamment la route, quelles que soient les ronces et les épines qui la bordent, afin de mériter un jour la palme promise aux persévérants.

* * *

S'il est des *morts qui parlent*, le vieux grenier de chez nous, nécropole de bien des objets *défuntisés*, ne manque pas d'éloquence, comme vous le voyez, dans son silence évocateur !

La Visite aux Champs



La Visite aux Champs

Viens dans les champs fleuris, la nature [t'appelle ;
La plaine est souriante et les bois sont [joyeux.
La terre est un berceau : berce ta peine en elle,
Sa parole est féconde et sa joie éternelle ;
Viens dans les champs fleuris !...

" *Par nos champs et nos rives* ".
BLANCHE LAMONTAGNE.

IL n'était pas grand, notre bien patrimonial: du *travers* (chemin de front) de la deuxième concession au traitcarré, juste vingt-huit arpents de *haut* (long) sur deux de large; et, dans toute son étendue, il longeait la route centrale du comté de Bellechasse. En défalquant les terrains incultes—la *sapinière* de la côte croche, la *rochière* du noyer et la minuscule *sucrerie* du *bout d'en haut*—il restait tout

au plus une quarantaine d'arpents de terre *faite* à la charrue.

La maison paternelle, avec son carré trapu, son toit pointu percé de deux lucarnes, et sa *cuisine d'été* attenante, était sise tout près des Quatre-Chemins, tandis que les *bâtiments* reposaient à quelque cent cinquante pieds en arrière. Pour aller de la maison à la grange, on passait au ras du jardin. A part les *carrés* (rectangulaires) destinés aux légumes, la planche au tabac et les plates-bandes de fleurs, cet enclos contenait encore quelques arbres fruitiers, tels que cerisiers-de-France, *cerisiers-à-grappes*, pruniers et pommiers.

Malgré les ombres apportées au tableau par l'estompe du temps après plus de vingt ans d'absence, je revois encore, par un recul de la pensée, ce modeste potager de ma mère—car, chez nous, le potager est le domaine exclusif où les *créatures* exercent leurs connaissances horticoles. Nous, les garçons, nous étions invités à y faire les travaux les plus rudes. Au printemps,

fumer, bêcher, tracer les carrés et les plates-bandes ; en été, arroser, sarcler et biner. Mais ces labeurs étaient largement récompensés plus tard quand les fruits arrivaient à maturité : les cerises-de-France, si juteuses, venaient bonnes premières au commencement de juillet ; un peu plus tard, c'était au tour des cerises-à-grappes ; puis des prunes blanches et bleues ; enfin, à l'automne, nous cueillions les pommes. Tout près de la laiterie, adossée à la clôture à claire-voie, se trouvait un pommier aux pommes d'api, qu'on appelait pommes d'*amour*. Qu'il était beau le vieil arbre au temps de la floraison, avec sa toison blanche et rose, et fleurant si bon quand on l'approchait ! Ses fruits n'étaient pas encore gros comme des noisettes que déjà nous commencions à le *garrocher* pour en faire tomber quelques-uns, malgré la défense paternelle. En septembre, le moment de la cueillette arrivé, il n'était pas moins joli qu'au temps de son épanouissement

floral. Ses branches longues et souples comme celles d'un saule pleureur ployaient jusqu'au sol, sous le fardeau de la luxuriante moisson. D'un jaune tendre, avec un côté rouge vermillon, ces pommes d'*amour* étaient savoureuses à leur état naturel comme en confitures. Et que de fois j'en ai furtivement glissé une poignée dans le fond de mon sac de livres avant de partir pour l'école ! Aujourd'hui encore, je m'attarde au récit de ce souvenir, comme jadis je faisais devant l'arbre, cause de bien des convoitises de ma part.

* * *

Mon père, fils de cultivateur, avait pendant plus d'un quart de siècle tenté de tous les métiers et de tous les négoces, mais pour revenir finalement, pris sans doute de nostalgie, à cette bonne nourricière du genre humain, l'agriculture, qui avait été l'objet de ses labeurs jusqu'à l'époque de sa majorité. Comme il l'aimait notre *bien*, et avec quelle sollicitude

il faisait les semailles—les *semences* comme on disait—ainsi que les *travaux* (récoltes). L'hiver, pas plus que l'été, ne le voyait chômer ; pas de morte-saison pour lui.

Les *bûchages* se commençaient dès les premières gelées, en novembre, sur notre *terre à bois*, au nord-est de la *deuxième* (concession). Les arbres abattus étaient soigneusement ébranchés et coupés en *longes* de huit pieds, de même que les rondins, puis *mâtés* en forme de moyettes. Avant les *fêtes*, ce bois de chauffage était *hâlé* (charroyé) à la maison, scié, fendu et jeté pêle-mêle en pyramide informe, pour être cordé, plus tard, à la fonte des neiges, avant les labours.

D'autres travaux nous occupaient encore pendant la saison rigoureuse. C'était le *train*, les battages, les boucheries, le *radoub* des harnais et des instruments aratoires et—j'allais l'oublier—quelques tournées dans les Hauts, au Buton, à Armagh ou à Buckland, pour y acheter des cendres de bois franc. Au temps des hersages,

ces cendres étaient épandues sur les pièces de terre jaune, froide et pleureuse, où elles avaient toujours pour effet de doubler la récolte et de faire prendre le mil et le trèfle.

* * *

Je crois vous avoir fait entendre que mon père, homme d'ordre et d'une grande propreté, mettait toujours beaucoup de soin et d'attention à bien faire tout ce qu'il entreprenait. Il avait une répulsion instinctive ou plutôt atavique, pour tout travail mal exécuté. Je me rappellerai toujours l'éclair qui brillait dans ses petits yeux noirs quand on lui présentait un ouvrage gâché. " Ah ! le *boulacreux* ! " s'écriait-il. C'était sa manière à lui d'exprimer son mécontentement à ceux qui ne donnaient pas le fini voulu aux travaux qu'il leur avait confiés.

Le temps des semailles était un rude moment sur la ferme. Souvent, il fallait travailler depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Vers le quinze juin, quand les

céréales, les patates, et les graines de plantes-racines étaient enfouies en terre, on ralentissait un peu l'allure, sans toutefois se croiser les bras. Oh, non ! Il restait encore à *rigoler*, *érocher*, *clore*, *blanchir* les *bâtiments* et la clôture à claire-voie de l'emplacement, et beaucoup d'autres choses encore.

Bien que j'aie travaillé aux côtés de mon père pendant plusieurs années, je ne l'ai jamais vu se mettre à l'ouvrage, soit aux champs, soit au bois ou ailleurs, sans se décoiffer, faire le signe de la croix et se recueillir pendant qu'il adressait une prière au Ciel. De même aussi, la journée se terminait toujours, après souper, par la prière en famille. Si une *jeunesse* manifestait quelque velléité de s'évader pour faire un tour dans le voisinage avant d'avoir accompli ce pieux exercice, un seul regard de mon père suffisait pour l'arrêter sur place.

* * *

Vers la fin de juin, d'ordinaire, les grains

jetés en terre commencent à poindre dru ; les prairies verdissent ; les patates hâtives, semées en couche-chaude et transplantées au potager laissent voir leurs feuilles vertes, menues et rugueuses ; les choux, les navets et les autres légumes lancent leurs tiges vigoureuses hors du *cassot* d'écorce protecteur. Les jours de semaine, on n'avait guère le temps d'aller contempler cette levée des plantes, mais le dimanche après-midi, c'était jour de revue chez nous.

Au retour des vêpres, après avoir pris un copieux dîner chez les *bonnes gens*, rentiers au village, nous remontions à la maison vers trois heures. " Allons, les enfants, *déchangez-vous* ", disait mon père ; " on va aller faire un tour au traitcarré pour voir si le blé lève *égal* et si l'avoine est bien *tallée*. Il ne faudra pas oublier, non plus, de jeter un coup d'œil, en passant, sur la part de clôture de Pierre, (notre voisin), vis-à-vis la pièce de fourrage vert, car ses *taurailles*, qui pacagent du long,

pourraient bien lui faire une visite, à quelque *bout d'heure* ".

Et nous allions ainsi, tous ensemble, du *clos d'en bas* au *clos d'en haut*, marchant dans les raies ou sur les *abouts*, en inspectant non seulement les planches, mais aussi les rigoles, les fossés et les décharges. Si l'un ou l'autre était obstrué, le lendemain, *dré le petit jour*, quelqu'un était dépêché avec une bêche pour enlever tout obstacle au libre écoulement des eaux. On ne manquait pas, non plus, d'aller visiter les abreuvoirs dans les pâturages, afin de constater si les bestiaux avaient autre chose à boire que de l'*eau morte*. " Voyez donc ", disait encore mon père, " comme cette pièce d'avoine, en haut de la sucrerie, est raboteuse. Elle aurait bien enduré un demi-tour de herse de plus, mais je me rappelle que ça *calait*, dans le temps. Dans tous les cas, il est encore temps de la rouler. Donc, n'oublie pas, Emile, tu viendras, demain, passer le rouleau sur le

travers des planches. Et comme la terre est pas mal *mottonneuse,* tu pourras mettre une couple de *bons* cailloux sur les brancards. Je crois aussi que tu aurais autant *d'acquet* d'emporter une pelle, afin d'enlever les *couënnes* dans les rigoles, après le roulage ".

Et c'était ainsi toute la relevée. Il fallait passer la terre en revue portion par portion, et l'on trouvait toujours quelque amélioration à inscrire au programme de la semaine. Cette visite se terminait d'ordinaire par celle de nos minuscules lopins de terre, car mon père baillait, à chaque garçon, une petite *libèche* le long des clôtures ou dans les *raccouins* autour des *bâtiments*—terrain généralement inculte parce qu'infesté d'herbes S.-Jean—pour y semer, à notre profit, des patates, du tabac, ou des légumes.

***

Couverts de poussières, harassés, mais le cœur joyeux, nous entrions à la maison

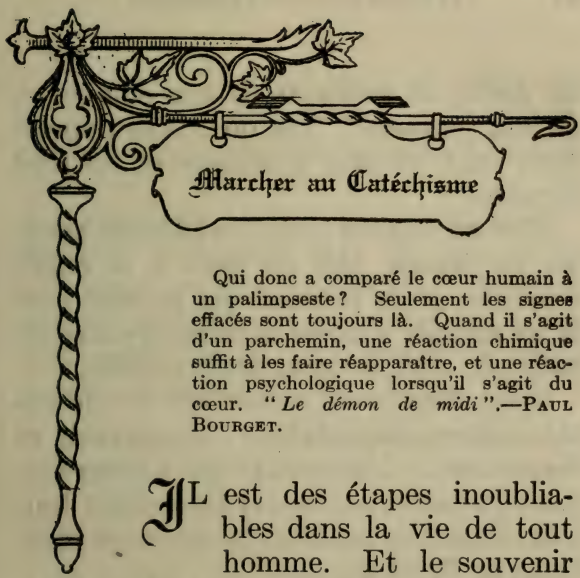
au soleil couchant, pour nous mettre à table, où un frugal mais substantiel repas nous attendait. Aussitôt que ma mère avait un moment de répit—moments assez rares avec les douze enfants dont l'appétit faisait rarement défaut—elle interrogeait :

" Et puis, *son* père, quelle apparence ? Penses-tu que la récolte va être aussi bonne que celle de l'automne dernier ? " " Le trèfle est-il bien pris dans la prairie du pied de la côte ? " " As-tu pensé d'aller voir si la source, au bord de la *sucrerie*, coule encore, à cause des vaches qui pacagent dans ce pré ? "

Pendant ce temps, nous, les jeunes, nous racontions aux petites sœurs les incidents de l'après-midi : on avait trouvé quelques fraises mûres sur la *levée* du fossé de la grande ligne ; le nid de serins accroché aux branches d'un érable, dans le bocage, était vide ; un *suisse*, poursuivi, s'était caché dans une digue de roches ; et le reste.

Quand on s'attardait trop à causer et que la *brunante* approchait, ma mère donnait le signal du lever : " Allons ! les enfants, il se fait tard, et je n'ai pas encore *ôté* ma table. Dépêchons-nous de faire la prière, avant que les *veilleux* arrivent ". Alors, en face de la Croix de Tempérance et de l'image de la Ste-Famille, nous nous agenouillions tous, et ma mère commençait la prière du soir à haute et intelligible voix : " Mettons-nous en la présence de Dieu et adorons-le... "

Marcher au Catéchisme



Marcher au Catéchisme

Qui donc a comparé le cœur humain à un palimpseste? Seulement les signes effacés sont toujours là. Quand il s'agit d'un parchemin, une réaction chimique suffit à les faire réapparaître, et une réaction psychologique lorsqu'il s'agit du cœur. "*Le démon de midi*".—PAUL BOURGET.

IL est des étapes inoubliables dans la vie de tout homme. Et le souvenir de ceux avec qui on les a franchies, côte à côte, reste à jamais vivace dans l'esprit, quels que soient la longueur du chemin parcouru et les événements joyeux ou tristes qui le jalonnent.

Qui de nous n'a rencontré de ces vieillards dont la mémoire se refuse à enregistrer les faits quotidiens, mais se rappelant encore parfaitement les mille et

un gestes et incidents de leur enfance et de leur jeunesse ? Les premières impressions sont les plus profondes et les plus durables.

Plus on avance sous l'irrésistible poussée du temps, plus on aime à se remémorer les jours heureux qui ne sont plus et les amitiés simples et désintéressées de jadis où, seul, le cœur avait présidé.

Deux liens nous rattachent au désenchantement du présent : le souvenir et l'espérance. L'un autant que l'autre soutient l'homme, ce nouvel Epiméthée toujours pressé de soulever le couvercle de la boite de Pandore.

Quand le hasard de la vie nous met en face d'un compagnon d'enfance perdu de vue depuis de longues années, combien on aime à se rappeler les circonstances où, autrefois, ensemble, on suivait le même sentier ; et, à mesure que se déroulent les " Te souviens-tu . . ." ? au fil de la conversation, le cœur se dilate et l'esprit savoure l'un des rares moments de bonheur qui méritent d'être vécus.

Gladstone, l'un des hommes politiques anglais les plus éminents et fils de parents pauvres, rappelait avec humour, au déclin de sa vie, (1809-1898) que, pendant son règne de chef du parti libéral au parlement impérial, il compta plus de cinq mille solliciteurs qui se réclamèrent de l'honneur d'avoir été à la *petite école* avec lui, caressant ainsi l'espoir de toucher la corde sensible chez le " Grand Old Man ".

Avoir été à la *petite école* ensemble, chacun de nous peut en dire autant, l'enfant des villes comme celui des campagnes. Mais où ce dernier a le pas sur le premier, c'est quand vient l'époque de la première communion.

En effet, à cette occasion, le fils du citadin reçoit bien des instructions spéciales du prêtre, à l'école du quartier ; mais contrairement à l'enfant de la campagne, qui accourt des différentes *concessions* de la paroisse pour se rendre aux exercices préparatoires à la première com-

munion, le petit citadin, lui, ne sait pas ce que c'est que de *marcher au catéchisme.*

* * *

C'était le dernier dimanche du mois de mai 1888, dans la vieille église du Buton (Montmagny). Le curé monta en chaire et annonça que, dans huit jours, il commencerait les exercices préparatoires à la première communion.

Seuls, les enfants de dix ans et plus, bien préparés, sachant tout le " petit catéchisme ", y compris les prières, devaient y être envoyés par les parents.

Il faudrait une sagesse exemplaire et beaucoup de science pour qu'un enfant âgé de moins de dix ans y soit accepté.

Les *dissipés,* les *malcommodes* et les *cabochons,* qui n'avaient pas fréquenté la classe assidûment pendant l'année, seraient impitoyablement renvoyés. Inutile, pour les mères, de venir larmoyer au presbytère, quand leur *ange* aurait été congé-

dié. Le jugement du curé devait être sans appel.

Huit jours plus tard, au delà de soixante garçonnets et fillettes, venus des cinq *petites écoles* de la Rivière, du rang d'en Bas, du chemin Taché, du rang d'en Haut, du rang St-Thomas et de l'école modèle du village, étaient rassemblés à la porte de la sacristie, dès huit heures du matin, formant deux groupes bien distincts : les garçons et les filles.

Une certaine gêne règne dans les deux camps respectifs et l'on chuchote plutôt qu'on ne parle à haute voix. Mais cette réserve ne devait pas durer plus longtemps que l'espace d'un matin—comme les roses d'ailleurs.

Le curé du Buton son bréviaire ouvert et tendu à hauteur de poitrine, se promène sur la galerie du presbytère. Du coin de l'œil, à travers ses *Oremus*, il épie les néophytes qui lui arrivent. Jadis, il fut maître d'études et, plus tard, professeur au collège de Sainte-Anne-de-la-

Pocatière. Cette expérience lui rappelle qu'il importe tout d'abord de connaître les chefs des bandes, lesquels sont généralement les plus intelligents en même temps que les pires *gibiers*. Il est bon de savoir à qui on a affaire, afin de prévenir et d'appliquer cette surabondance d'activité à des choses utiles. C'est là de la pédagogie élémentaire, au chapitre de la discipline.

Ding ! Dong ! La petite cloche—que nous appelions fort irrévérencieusement : " le grelot "—du clocheton du rond-point de l'église se fait entendre. Elle annonce l'ouverture du catéchisme. La porte de la sacristie s'ouvre et, sans qu'il soit nécessaire de dire un mot, les enfants s'y dirigent en silence. En passant devant le prêtre, on entend plus de soixante : " Excusez, monsieur le curé ! "

Sur de grandes bergères, les garçons se sont assis à droite, du côté de l'Epitre, et les filles, à gauche, du côté de l'Evangile.

" A genoux ! ", fait entendre le curé,

et l'on récite les prières du matin. Puis commence l'inscription des noms. A plusieurs reprises, le prêtre est obligé de dire : " Parlez plus fort.—N'ayez pas peur d'ouvrir la bouche quand c'est le temps ".

Suivant, ton nom ? interroge le pasteur, à tour de rôle.

—Jean Talbot, m'sieur le curé.

—Ton âge ?

—J'ai eu mes dix ans à Noêl.

—Comment s'appelle ton père ?

—Joseph à Pierre Talbot.

—Où demeurez-vous ?

—On *reste* au *nordêt* du rang d'en Haut.

—As-tu été à l'école pendant toute l'année ?

—J'en ai manqué un peu l'hiver passé, pour aider *mouman* à faire le *train* pendant que *poupa* était aux *chanquiers*.

—Hum ! fait entendre le catéchiste, en continuant ses écritures.

Et ce signe n'a rien de bien rassurant pour petit Jean, qui l'a bien compris,

d'ailleurs, car, de rouge tendre qu'il était, il est devenu subitement écarlate.

—Si tu veux faire ta première communion, mon Jean, il va te falloir reprendre le temps perdu, ajoute tendrement le disciple du Seigneur, qui s'est rappelé que le petit gars est l'aîné d'une famille de dix enfants. Une pause.

—C'est bien, assieds-toi !

—Merci, m'sieur le curé.

Le tour des fillettes étant arrivé, celle qui occupe la première place sur la rangée d'en avant est déjà debout, sans qu'il ait été nécessaire de lui dire de se lever.

—Ma petite Nicolle, quel est ton nom de baptême ?

Malgré sa myopie prononcée, l'abbé a reconnu la fillette à son air de famille.

—Bernadette, monsieur le curé.

—As-tu dix ans accomplis ?

—Il m'en manque un petit *brin*, mais je sais bien mon catéchisme, et comme c'est l'année de la visite de Monseigneur, j'aimerais bien à faire ma première com-

munion, afin de pouvoir être confirmée au mois d'août *qui vient*, parce que, ensuite...

—Bien, bien, on verra à ça, interpose le prêtre, en coupant court au flot de paroles flutées qui s'échappent des lèvres de la petite plaideuse, et il ajoute :

—As-tu manqué de la classe, cette année ?

—Pas une journée depuis trois ans, monsieur le curé, malgré les deux milles qui nous séparent de l'école. Dans les gros froids de l'hiver, mon frère Louis venait m'y mener en *carriole*, avant de partir pour aller au bois. Et puis, à part ça, j'ai toujours été à la tête de...

—Assez, ma petite Nicole. Je vois que le plus difficile pour toi n'est pas de commencer à répondre, mais de savoir quand t'arrêter. Après une pause d'un instant, il ajoute, comme pour atténuer un peu ses paroles sévères envers la petite babillarde, qui est orpheline de mère:

—Je sais que ta bonne maman, du haut du ciel, serait heureuse de voir sa petite Bernadette admise à la Table-Sainte et confirmée, cette année.

Jusqu'à onze heures se continue ainsi l'inscription des noms, entremêlée de réflexions appropriées, afin de faire comprendre aux enfants l'importance et la gravité des exercices qui commencent.

Quelques recommandations sur la conduite à tenir au catéchisme, suivies de l'indication de la leçon à apprendre pour la séance de la relevée, complètent l'avant-midi.

A onze heures trente, après la récitation du *Sub tuum*, le curé se place de nouveau à la porte et surveille la sortie.

Quelques enfants vont dîner chez des parents ou des connaissances du village, pendant qu'un grand nombre s'installe sur l'herbe pour mordre à belles dents dans la beurrée ou la pointe de pâté que la maman a placée dans le mouchoir rouge, le matin, en faisant les recommandations d'usage sur la sagesse.

L'Angélus n'a pas encore été sonné que les enfants reviennent près de la sacristie pour se communiquer leurs impressions du matin. Les connaissances se font rapidement et l'on cause déjà bruyamment.

Quelques garçons ne tardent pas à sortir leurs toupies, pendant que d'autres jouent à l'*attaque*, au *cheval-fendu*, tirent à la *jambette* ou se *coltaillent*.

Les fillettes, qui n'ont pas la langue dans leur poche non plus, sont toutefois moins démonstratives que les gars. Elles se promènent par groupes de la même *petite école*, bras-dessus bras-dessous, en parlant sans doute un peu de la réception de M. le curé et de son air *malin*, mais surtout en reluquant, oh ! discrètement,—comme seule une petite femme en a le tour, ma chère,—les toilettes de leurs compagnes. Oui, oui, même à la campagne, cette tarentule existe. Comment voulez-vous alors ?... Mais passons, car c'est là un

tout petit défaut racheté par mille qualités, sans compter les vertus.

Rappeler tous les incidents qui émaillent ces leçons serait trop long, mais je dois avouer, à mon détriment et à celui de mon sexe, que les fillettes étaient généralement mieux préparées que les garçonnets, et il arrivait parfois que le pasteur nous lançait ces paroles cuisantes pour notre amour-propre, quand il ne pouvait avoir une réponse satisfaisante dans la rangée de droite : " Je vais être obligé de m'adresser du côté de l'Evangile ".

Un jour, vif émoi suivi d'une inquiétude angoissante dans l'auditoire. C'était à une séance du matin. Les deux camps, à une demande d'explications, avaient ignominieusement *fumé*.

—Si, à une heure, vous ne savez pas quelles sont les trois conditions pour qu'un péché soit mortel, je vous renvoie tous, avait lancé le curé en nous quittant brusquement et d'un air résolu.

Ce fut une course aux théologiens en herbe du village et, à une heure, tous les élèves auraient pu en remontrer à leur maître sur ce point. Tout de même, nous l'avions paru belle !

Trêve de réminiscences et de revivescences ; abrégeons.

Ces exercices durent généralement six semaines et c'est au cours de la quatrième que le prêtre commence à séparer l'ivraie du bon grain. Les *insécrables* et les *garçonnières* sont renvoyés à l'année suivante. J'en ai connu qui avaient suivi ces exercices pendant trois et même quatre ans, avant d'être admis au banquet divin. Avec le curé de ma paroisse, on ne faisait pas sa première communion par *charité*. Je vous l'assure. Il fallait bien savoir la lettre du petit catéchisme et en comprendre le sens.

Marcher au catéchisme ! Cela me rappelle tous mes compagnons d'alors et aussi, j'en fais franchement l'aveu, plusieurs compagnes dont la frimousse vol-

tige encore devant mes yeux, comme le passage rapide des pellicules sur l'écran d'un cinéma.

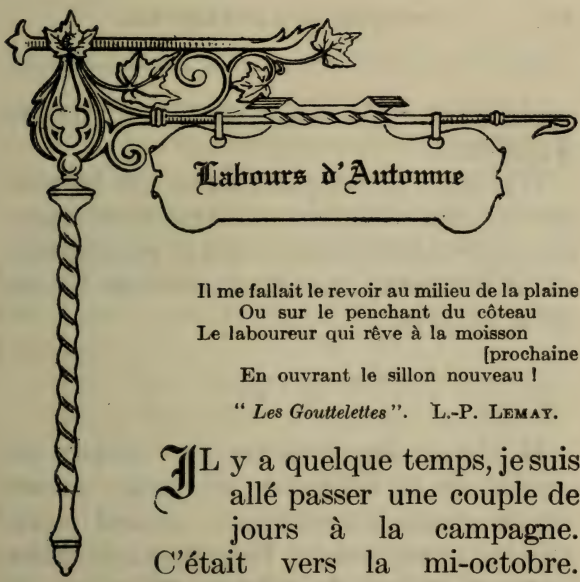
Quand le hasard me met en présence d'un condisciple de catéchisme et que celui-ci ne peut reconnaître ces traits que la patine du temps a métamorphosés, je n'ai qu'à dire : " Mais as-tu *déjà* oublié le petit neveu du curé Tanguay qui a *marché au catéchisme* avec toi, en 1888 ? " pour qu'aussitôt, comme une étincelle électrique qui allume d'un coup les nombreux lampadaires des rues assombries par le déclin du jour, la lumière se fasse dans l'esprit de mon ami et qu'il se ressouvienne. Après une chaude poignée de mains, nous reprenons le fil de la conversation. . . interrompue il y a plus d'un quart de siècle : " C'est pas d'hier, ça, hein ? "

* * *

Passant, un jour de l'été dernier, près de l'église de mon village, où je coulai mes

plus belles années, je remarquai deux groupes d'enfants qui prenaient leurs ébats sur le terrain de la fabrique. Je compris immédiatement que c'étaient des *préparants* à la première communion solennelle qui *marchaient au catéchisme.* C'est alors que je me rappelai le temps où j'avais cet âge, moi aussi—quoi qu'en puissent penser mon Gaston et mon Yvette—et que, dans une minute délicieuse, devant le spectacle qui s'offrait à mes yeux, je revis cette scène de jadis où je fus l'un des acteurs les plus espiègles. De " mon oncle et mon curé ", de la vieille église du Buton, de mes compagnons et compagnes d'autrefois, du temps où je *marchais au catéchisme,* quels bons tableaux j'ai gardés et combien j'aime, le soir, les yeux à demi-clos, à les revivre par la pensée !

Labours d'Automne



Labours d'Automne

Il me fallait le revoir au milieu de la plaine
Ou sur le penchant du côteau
Le laboureur qui rêve à la moisson [prochaine
En ouvrant le sillon nouveau !

" *Les Gouttelettes* ". L.-P. LEMAY.

IL y a quelque temps, je suis allé passer une couple de jours à la campagne. C'était vers la mi-octobre. Plus d'épis dorés ni de tiges vertes dans les champs. Mordues par les premières gelées d'automne, des feuilles aux teintes variées jonchaient les allées des jardins et des parterres.

Les cultivateurs avaient fini de *rentrer* leur grain et d'arracher leurs pommes de terre (patates). Et l'on attendait alors la pluie pour amollir le chaume des

prairies, afin de commencer les labours d'automne.

L'attente ne fut pas longue, car bientôt les cataractes du ciel s'ouvrirent et inondèrent le sol de torrents qui le pénétrèrent et le rendirent propre à recevoir le soc de la charrue.

* * *

Il n'était pas plus de sept heures du matin—et la brume enveloppait encore toutes choses à l'extérieur—quand je vis monter notre voisin, Baptiste, à la suite de tout l'attirail du laboureur: les grands bœufs roux, Cadé et Pigeon, la charrue traînée sur le flanc et....le *toucheux obligato.*

Le harnachement des bêtes de somme est très simple pour labourer: un joug de bois retenu en place par un carcan qui encercle le cou, des traits de fer reliant le joug aux palonniers, et une bride avec *cordeaux de ficelle* servant à conduire les bœufs.

Je me hâtai de sortir pour aller bonjourer notre matinal et vaillant voisin.

—Tu commences tes labours, Baptiste ?

—Je vais essayer. Après la pluie battante qu'on a eue depuis une couple de jours, j'ai bon espoir que la *couënne* va être assez humectée pour faire de *la bonne* ouvrage.

—Où vas-tu piquer ce matin ?

—Dans la *pleurie d'en haut*, au sud de la *suquerrie*. Ça fait cinq ans cet automne qu'elle n'a pas été levée, il est *ben* temps de lui faire donner une petite *récorte* de grains, le printemps *qui vient*. D'autant plus qu'elle commence à prendre en teigne et en *bouquets*.

—Mais, dis donc, Baptiste, pourquoi ne te sers-tu pas de tes chevaux ? Ça irait plus vite.

—*Ben*, ça dépend du terrain à labourer. Au reste, c'est ce que je fais, le printemps, pour le friche ou le chaume de grain ; mais dans la *pleurie*, surtout quand le sol est un peu rocheux, comme dans la pièce de

l'arsource où je vas commencer *betôt*, vivent les bœufs pour *virer* un bon labour !

D'un autre côté, mes *jouaux* ont besoin *d'arpos*. Ils n'ont pas arrêté une *miette* de l'été, car, tu sais, à part les travaux sur la terre, il y a les voyages de ville, et encore *ben* du *cabotage* au village, au moulin, qu'il faut faire avec.... tandis que les bœufs, eux autres, ont fait de la *vagnole* tout l'été. C'est à leur tour, *astheur*, de gagner leur foin quotidien.

Cadé ! Pigeon !

Et les grands bœufs roux de se remettre en marche, en pressant le pas, sous l'aiguillon du petit Baptiste.

***

Pendant que l'attelage s'éloigne, je contemple ce tableau champêtre, et j'y vois des emblèmes de force, de travail et de foi.

En plein air, dans une atmosphère un peu grise, il est vrai, un fermier et son

fils, robustes tous deux, respirant l'ozone à pleins poumons, s'en vont ouvrir le sillon destiné à recevoir la semence future.

Les ruminants eux-mêmes sont pleins d'endurance, et leurs formes trapues, leur large encolure, leur démarche paisible et ferme annoncent encore la vigueur.

A peine sa récolte est-elle engrangée que Baptiste s'ennuie: il a hâte de commencer les guérets qui recevront dans leur sein, le printemps suivant, le froment destiné à nourrir sa famille, et les autres céréales pour le bétail.

La vie du cultivateur est une vie active, et cette activité se manifeste par des travaux où l'intelligence, autant que les bras, doit coopérer, afin d'assurer des résultats satisfaisants, car l'agriculture est devenue une science dont il faut respecter les lois.

L'artisan des villes, au contraire, ne compte que sur son patron pour retirer un salaire lui permettant de faire vivre les siens. De même aussi, le commerçant, l'industriel, le fonctionnaire, le profes-

sionnel, tous doivent s'appuyer sur l'homme des champs pour gagner leur pain. Aucun de ceux-ci, à la rigueur, n'est absolument nécessaire à la vie du peuple, tandis que le cultivateur, lui, nourrit le genre humain. Il n'y a qu'un être en qui il met tout son espoir. Et cet être, c'est Dieu lui-même qui fait germer, croître et mûrir les blés et autres produits de la terre. C'est donc en la Providence seule que le cultivateur met toute sa confiance et toute sa foi.

Le métier de travailleur du sol est rude, j'en conviens, mais il a certes ses consolations et surtout ses garanties. La terre, pourvu qu'on lui prête, rend presque toujours au centuple.

Le cultivateur peut dire avec fierté: "Voici mon bien: ma maison, mes *bâtiments*, mon roulant". Quand il lui plaît de se reposer une journée, pas besoin de demander la permission à qui que ce soit; et, pendant son absence, ses champs continuent à pousser, ses vaches à donner du lait et ses poules à pondre.

L'ouvrier urbain, lui, n'a qu'un étroit loyer pour tout partage, et s'il chôme une journée, le samedi suivant, l'enveloppe de paye est plus mince que d'habitude. Et quand la maladie s'attache au foyer, c'est presque toujours la misère qu'elle amène avec elle.

Pendant longtemps—aussi longtemps que je vis monter Baptiste, son fils et les grands bœufs—je suivis du regard ce spectacle qui me rappelait que, vingt ans auparavant, j'avais dû abandonner la terre devenue trop petite pour la maisonnée, afin d'aller étudier, chercher un gagne-pain ailleurs. Comme notre voisin, j'avais, moi aussi, autrefois, tenu les manche-rons de la charrue, après avoir exercé au préalable, pendant pas moins de quatre à cinq ans, le métier de *toucheux*. A cette époque-là, les charrues anglaises commençaient à se répandre. Chez nous, mon père avait conservé l'ancienne charrue à rouelles jusqu'au jour où je fus assez grand pour le remplacer dans le

sillon ; alors, nous fîmes l'acquisition d'une magnifique charrue à versoir d'acier et, avec quel orgueil, le jarret tendu et le bras nerveux, je conduisais le nouvel instrument, pendant que mon père, prématurément miné par le travail et devenu caduc, s'était remis à *toucher*....

***

Quelque temps après l'Angélus du midi, à l'heure du dîner, je vis poindre l'attelage de Baptiste, au sortir de la *sucrerie*. J'allai le rencontrer pour m'informer du travail de l'avant-midi.

—Et puis, Baptiste, la terre est-elle bonne ?

—Ça pourrait être mieux; mais, dans tous les cas, ça ne va pas trop mal. On a labouré cinq *planches*. C'est peu, si tu veux, mais il faut *ben leu* donner une petite chance, les bœufs. C'est leur première journée et je voudrais pas *leu* fouler les épaules, ni les *maganer*.

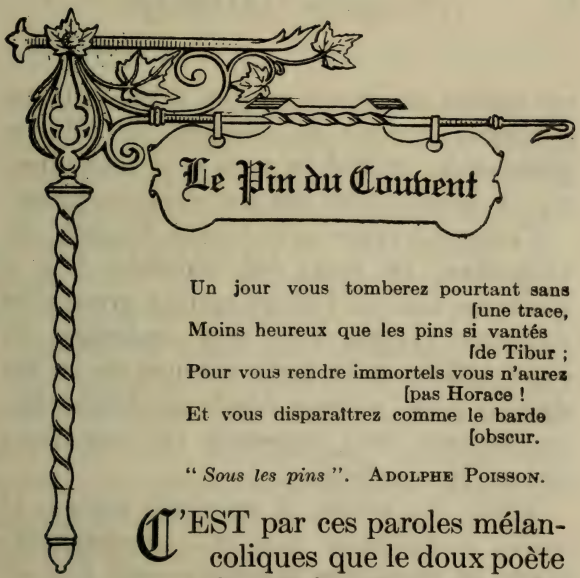
Et pendant qu'il parle, Baptiste caresse tendrement ses fidèles compagnons de travail et tâte les chairs sous le carcan du joug, pour *voir* s'il n'y a pas de *sensible*.

Les bœufs sont couverts de buée, à cause de la chaleur qui se dégage de leur corps et de l'atmosphère froide, humide et sans soleil de ce jour d'automne. L'air morne, la tête baissée, clignant paresseusement de lourdes paupières, immobiles sur leurs courtes jambes, les quadrupèdes ruminent paisiblement, tandis qu'un liquide blanchâtre et limoneux se dégage de leurs bouches, comme de la laine aux mains d'une fileuse.

—Cadé ! Pigeon ! *Ourche* !

Et les fines bêtes de se remettre en marche, sous ce commandement du maître, pour aller manger un *botteau* de foin bien mérité.

Le Pin du Couvent



Le Pin du Couvent

Un jour vous tomberez pourtant sans
[une trace,
Moins heureux que les pins si vantés
[de Tibur ;
Pour vous rendre immortels vous n'aurez
[pas Horace !
Et vous disparaîtrez comme le barde
[obscur.

"*Sous les pins*". ADOLPHE POISSON.

C'EST par ces paroles mélancoliques que le doux poète des Bois - Francs parle, dans l'un de ses recueils de vers intitulé: "Sous les pins", des trois conifères qui s'élèvent sur le parterre de son chalet d'Arthabaska.

Le pin qui, naguère, ornait le terrain de jeux du couvent de chez nous n'est plus, et c'est en vain, aujourd'hui, que des hauteurs de la Hêtrière, à trois milles de mon village natal, je le cherche des yeux

au milieu de l'amas confus d'habitations groupées autour du clocher de l'église paroissiale, quand je vais m'y retremper aux sources mêmes des souvenirs du passé.

Comme l'orme géant des Hamel, de l'Ormière, sa mort fut décrétée, il y a quelques années, par un certain groupe de paysans vivant sous son ombrage: la cime altière et la forte ramure de ce roi de nos bois, comme l'épée de Damoclès, troublaient leur sommeil et leur donnaient le cauchemar.

Mais, j'y pense, il vaudrait mieux, je crois, commencer par le....commencement et vous dire l'histoire—car il y en a une—du pin du couvent de Saint-Gervais.

* * *

Il y a environ cent ans, un brave villageois du nom de Marcel Aubé l'avait planté là, sur la terre de la fabrique, en même temps qu'un grand nombre d'éra-

bles, qui ornent encore les abords de la demeure curiale. Plusieurs vergers du hameau — entre autres ceux de MM. Joseph Marquis, maire, Jean Beaulieu, aubergiste et Murdock McKenzie, notaire—sont les contemporains de ces arbres d'ornementation.

Quand les religieuses Jésus-Marie vinrent fonder un couvent à cet endroit, en 1857, la lisière de terrain qui leur fut octroyée par la fabrique portait de nombreux arbres, dont le plus majestueux était sans contredit le pin planté jadis par Marcel Aubé.

Il s'élevait à mi-chemin entre le couvent et l'école modèle, dans l'encoignure de la haute palissade à la blanche toilette: fortification protectrice, pour les *couventines*, des distractions de la grande rue et des taquineries et des œillades.... de la gent écolière masculine qui, tout près, prend ses ébats joyeux.

Pas plus que les murailles de Chine n'ont arrêté l'invasion des Mongols chez

les Célestes, ce mur n'a pu empêcher, parfois, Cupidon de lancer ses flèches empoisonnées, et de causer, dans le cœur de ses victimes, des blessures dont plusieurs devaient heureusement se cicatriser, plus tard, par de joyeuses hyménées. Mais, chut ! ne parlons pas de cela, car les bonnes Sœurs pourraient avoir des remords de conscience, et faire élever et doubler la palissade de la cour, au grand déplaisir des gamins et gamines qui s'y côtoient encore comme des aveugles, sans se voir, et....revenons à notre pin.

De ses longs bras ramifiés, de sa belle ramure couverte d'aiguilles et de *cocottes* (cônes) que de générations d'écoliers et d'écolières il a protégées de son ombre rafraîchissante; que de fois, son tronc fort et tendu a été le but de parties de cache-cache ; que de nichées d'oiseaux sa cime majestueuse a bercées !

A certains jours de juin et de juillet, durant les heures de récréation, c'était un auditorium bâti en plein air, que le

vieux pin du couvent; à ses pieds, les enfants batifolaient, ricanaient, laissant après eux des traînées de gammes cristallines et quelque peu confuses; dans les arcanes enchevêtrés de ce palais aérien, les oiselets craintifs voletaient de branche en branche, essayaient leurs courtes ailes en gazouillant des roulades toutes nouvelles, tandis que leurs mères faisaient entendre des sérénades exquises, entre deux courses aux moucherons et vermisseaux pour nourrir la nichée. La brise qui se joue à travers les rameaux comme une harpe éolienne au souffle du zéphir, remplit encore l'espace d'une douce mélodie, pendant que le soleil darde ses chauds rayons sur le dôme toujours vert du géant sylvestre.

Et puis, la place importante qu'il occupait parmi les êtres inanimés du village; son port majestueux et imposant comme un chef de tribu; son titre de centenaire à la chevelure verte et au tronc vigoureux se profilant dans le ciel bleu, tout comme

la flèche du clocher de l'église, à quelques pas plus loin ; tout cela le faisait ressembler à une vieille garde du 19ième siècle qu'on aurait oublié de relever.

Comme celle de Napoléon, hélas ! le fier pin du couvent de chez nous ne s'est pas rendu, et les grincheux qui avaient souhaité sa mort l'ont vu, sans un pleur, s'abattre avec fracas sous la cognée du bûcheron.

Son procès avait duré dix ans. Quelques villageois, de l'espèce des rentiers chez qui la haine atavique de la forêt n'est pas encore éteinte, avaient élevé leurs maisonnettes près de l'arbre de "qui la tête au ciel était voisine, et dont les pieds touchaient à l'empire des morts".

Les Gaulois ne craignaient qu'une chose: que le ciel leur tombât sur la tête. Nos villageois, moins hardis, appréhendaient la chute du pin séculaire, et ils firent si bien des pieds et des mains et surtout de la langue qu'ils obtinrent l'arrêt de mort du vieil arbre, dont le

murmure grave et le balancement inoffensif des longs bras, dans la mélancolie des soirs d'automne tourmentés par le *vent d'en bas*, leur donnaient le cauchemar et les faisaient sursauter sur leurs couches comme un condamné, la veille de son exécution.

***

Il n'est donc plus, le pin du couvent de mon village. Pourtant, il était l'orgueil de ses habitants; on se plaisait à le désigner du doigt, en montant la route de Saint-Charles: "C'est le pin du couvent", disait-on aux étrangers.

Comme les vieux au foyer, il était devenu un sujet d'admiration, de vénération presque, pour la génération actuelle, et davantage encore pour celle qui l'a précédée. Il en est de certains souvenirs comme des vins généreux : ils se bonifient en vieillissant.

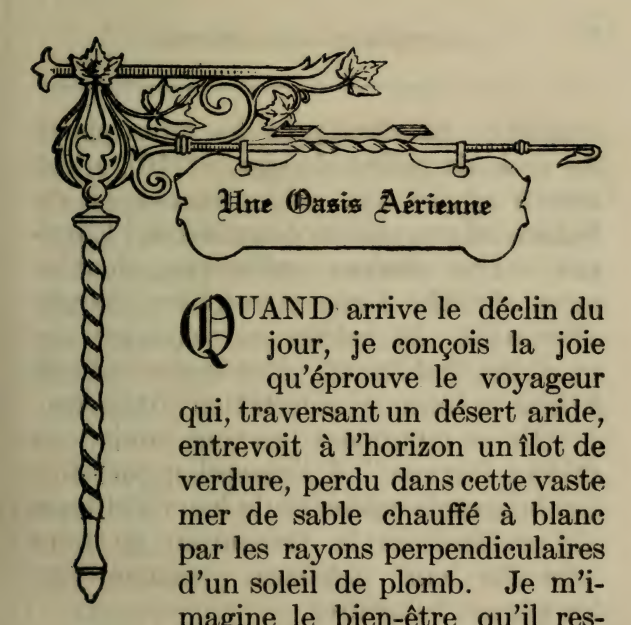
Et dire que pour satisfaire aux caprices, aux craintes puériles et non justifiées de

quelques paysans obtus qui ne comprirent jamais la poésie du vieux pin, mon village natal est aujourd'hui veuf de son plus bel ornement naturel !

Un poète exilé chantait: "Rendez-moi ma patrie ou laissez-moi mourir". Je ne désire pas la mort parce que mon beau et paisible village a été dépouillé, frustré de l'une de ses antiques parures, mais je pleure la disparition du pin du couvent, témoin muet et immobile de mes premières années de scolarité, comme je déplorerais le départ d'un co-paroissien, pour le voyage dont on ne revient pas. Et quand je me reporte à cette époque paisible, j'associe dans mon esprit le vieil arbre aux traits de mes anciens maîtres, de mes compagnons de classe, et de la *petite école* au toit rouge, bâtie, jadis, tout au ras du pin du couvent.

Comme le disait si justement Gustave Droz: "En vérité, c'est si bon de se souvenir qu'on voudrait quelquefois habiller l'avenir avec les habits du passé."

Une Oasis Aérienne



Une Oasis Aérienne

QUAND arrive le déclin du jour, je conçois la joie qu'éprouve le voyageur qui, traversant un désert aride, entrevoit à l'horizon un îlot de verdure, perdu dans cette vaste mer de sable chauffé à blanc par les rayons perpendiculaires d'un soleil de plomb. Je m'imagine le bien-être qu'il ressent, une fois descendu de sa monture, à l'ombre des palmiers, et combien son œil se repose à l'aspect des grands arbres, de la verdure, des fleurs, de la source et du mince filet qui s'en dégage, après que le pauvre homme a rôti durant de longues heures et respiré un air sec et brûlant comme il s'en échappe des entrailles d'un volcan.

Québec, pendant près des trois-quarts du mois de juillet dernier, (1916), n'eut rien à envier aux sables mouvants du Sahara, ni aux plaines dénudées de l'Equateur. Une chaleur suffocante, doublement alourdie d'une atmosphère chargée d'humidité, fit haleter et s'éponger ses paisibles habitants, d'ordinaire plutôt froids à toute manifestation extérieure.

" Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés ", à l'exception toutefois des bourgeois cossus et de leurs légitimes qui avaient eu la précaution de faire véhiculer leur précieuse personne vers les plages balnéaires.

On a beau être fonctionnaire public et se la couler douce, comme le pense de nous un vain peuple, aucune immunité ne nous garantit des effluves brûlants de la canicule. Il est vrai que nombre de gens quittent nos murs tous les soirs, pour aller humer l'air plus supportable des bords du grand fleuve ou des plages de l'île des Sorciers. Mais ce n'est pas pour le menu fretin, ces douceurs-là !

Moi, je n'ai pas tourné le dos à la cité, et je n'en suis pas mort, puisque je vis encore, comme aurait dit feu La Palice. Et je dois mon salut à une oasis *intra-muros* que j'ai découverte, après bien d'autres, et où j'ai pris le frais, chaque soir, avec autant de satisfaction et de bien-être que les milliers de fugitifs qui quittent nos rives à quatre ou à cinq heures de relevée pour aller voir lever la lune et entendre chanter les grillons, dans les campagnes faisant pourtour à la vieille cité de Champlain ou dans l'île des Sorciers.

Maintenant que la vague torride est passée, je puis bien vous en parler, de mon oasis, car il n'y a plus à craindre l'encombrement sur les bergères ombragées où j'ai survécu agréablement à la bouffée équatoriale de juillet dernier.

* * *

Quatre heures sonnent au cadran de la tour centrale du Palais législatif. A

l'intérieur, les pas se font plus drus et les conversations s'animent dans les couloirs : c'est l'heure de la sortie. Je range mes affaires, ferme mes tiroirs à double tour, puis je quitte le vaste bâtiment quadrangulaire en souhaitant le bonsoir au garde provincial qui, sur le seuil de la porte faisant fond de scène au groupe d'Indiens, scrute l'horizon, appréhendant toujours l'approche de quelque Boche, porteur de bombes incendiaires.

Cinq minutes plus tard, après avoir fait ample provision de journaux chez Grondin, je fais mon entrée, qui n'a rien de solennel, dans cette oasis québecoise, sur la crête de la falaise, à quelque deux cents pieds au-dessus du niveau du fleuve, et que l'on appelle, puisqu'il faut vous le dire, le parc Montmorency.

La terrasse Dufferin est incontestablement la reine des promenades, le grand boulevard où se coudoient, à certaines heures, toutes les classes de la société ; mais elle n'a pas le charme dis-

cret et l'ambiance reposante du petit parc d'à côté. De forme irrégulière, celui-ci n'occupe pas plus d'une acre de superficie. Au sud et à l'ouest, il est encerclé par les murs de la ville, tandis que la rue Port-Dauphin le borne au nord-est. Des allées, ombragées par des peupliers, des saules et des érables, le sillonnent en tous sens. Ses pelouses, toujours rasées de frais et piquées ici et là de mamelons de fleurs multicolores et odoriférantes, offrent un coup d'œil déjà rafraîchissant. Des bergères invitent les visiteurs au repos, protégées, à l'avant-garde, par une rangée de canons.

A l'angle le plus avancé vers le fleuve s'élève un joli kiosque japonais d'où un panorama magnifique se développe en demi-ceinture. C'est la côte de Beaupré, l'île d'Orléans, les villes de Lauzon, de Bienville, de Lévis, les villages de St-David et de St-Romuald qui s'étalent en fond de tableau. Le fleuve, apparemment fermé en aval et en amont,

ressemble plutôt à un lac, tant sa respiration de Titan est douce et lente. Des vapeurs de toutes dimensions, depuis le bateau-mouche jusqu'au paquebot transatlantique, le sillonnent de bas en haut et de haut en bas. Les traversiers s'y croisent régulièrement tous les quarts d'heure. De temps à autre, un remorqueur hale à sa suite une longue théorie de berges ou de radeaux. Rarement voit-on une voile se dessiner sur ses flots bleus. La vapeur et l'essence ont tué la voile.

Au pied de la côte de la Montagne, la Basse-Ville fait entendre son activité commerciale. Dans le cul-de-sac Sous-le-Cap flottent à la brise de nombreux drapeaux hébraïques, tendus sur des cordes à linge, à travers la ruelle. Les typographes du " Soleil ", en face, semblent des statues rivées à leurs cases, tandis que les opérateurs de monotypes font courir fébrilement leurs doigts sur le clavier ivoiré. Bien qu'il soit six

heures passées, le gérant du grand organe libéral n'a pas encore quitté son poste ; son chapeau canotier, accroché à la patère, trahit sa présence.

Mais revenons à notre petit parc, tout en passant à un autre ordre d'idées.

***

Penché sur la balustrade du kiosque, je regarde dans le vide, pendant que ma pensée rétablit quelques-unes des scènes qui se déroulèrent jadis sur ce rocher, et que réapparaissent les acteurs qui furent à l'affiche.

Les trois-quarts de l'épopée canadienne se sont déroulés sur le cap Diamant et, nulle part ailleurs en la Nouvelle-France, l'historien ou le peintre ne trouverait un endroit plus évocateur de hauts faits à raconter ou à peindre.

Ici même, dans ce parc, s'élevait autrefois l'ancien évêché avec sa chapelle attenante. C'est dans cette chapelle que

fut convoquée, après l'Acte constitutionnel de 1791, la Chambre des députés du Bas-Canada. Il me semble entendre le verbe sonore et chaud de Michel-Alain Chartier de Lotbinière défendant la cause du rétablissement officiel de notre langue maternelle et de l'emploi du français à l'égal de l'anglais dans la publication des documents officiels. Notre peintre québecois, Charles Huot, dans son tableau de l'Assemblée législative, a reproduit cette scène avec un souci de la vérité et une richesse de coloris qui lui ont valu les plus flatteuses appréciations.

Au sommet de la côte de la Montagne, la porte Prescott fermait l'entrée de la ville. En prêtant l'oreille au sol, on croit entendre encore les pas mesurés de la sentinelle qui a la consigne de ne laisser pénétrer aucun individu, s'il ne connaît pas le mot de passe. Et ceci me rappelle l'anecdote rapportée par Montpetit dans ses " Lectures couran-

tes ", longtemps en usage dans les écoles primaires.

Trois petites filles reviennent du spectacle, après la soirée, au dehors des portes. La rue est déserte, sombre, et, de plus, les fillettes ignorent complètement les ordres militaires. Arrivées à une cinquantaine de pas de la porte, la sentinelle les interpelle d'une voix de stentor : " Who comes there " ? Pas de réponse. La sentinelle repète sa question en pointant son fusil vers le groupe qui n'a pas ralenti sa marche, malgré l'ordre qu'il en a reçu sous la forme concise de : " Halt ! " Cette fois, les fillettes, toutes tremblantes à la vue de l'arme braquée sur elles, s'arrêtent. Et l'aînée de répondre, de sa voix flûtée : " Trois petites Dorionne, come from the marionnettes ".

L'hôtel du Chien-d'Or s'élevait jadis où repose aujourd'hui l'Hôtel des Postes. Et toute la légende de Kirby me revient à l'esprit en évoquant ce fait historique. C'est le concussionnaire intendant Bigot,

le bourgeois Philibert, le Gardeur, Amélie de Repentigny, Angélique des Meloises, et combien d'autres personnages de l'époque, dont la mémoire se rattache à cette hôtellerie. Le seul vestige qui en reste aujourd'hui, c'est la pierre portant le " Chien qui ronge l'os " au-dessus de la porte centrale du vieil Hôtel des Postes.

Un peu plus loin, le Château St-Louis et, plus tard, le Château Haldimand, servirent de demeures aux gouverneurs français et anglais. Maintes fois ces édifices furent la proie des flammes. Quand la résidence des gouverneurs du Canada fut transportée de Québec à Ottawa, la demeure gubernatoriale de Québec fut convertie en Ecole normale. En 1892, la pioche du démolisseur forçait l'Ecole de pédagogie Laval à transporter ses pénates dans le pensionnat de l'Université, et la Cie du Pacifique jetait les fondations du Château Frontenac, dont les proportions et le style font l'admiration de tous les visiteurs étrangers.

La rue de Buade, où s'étalent aujourd'hui relieurs, imprimeurs, libraires et fourreurs, ne fut pas toujours un pont d'Avignon entre la Haute et la Basse-Ville. Ce n'était rien moins que le cimetière de la paroisse de Notre-Dame-de-Québec, à cette époque reculée.

D'autres édifices, cependant, ont survécu. Ainsi, le Séminaire, fondé par Monseigneur de Laval, est toujours debout et continue son œuvre bienfaisante. C'est un des rares témoins du 17ème siècle, avec le couvent des Ursulines et l'hôpital des Hospitalières, sur le vieux rocher de Québec.

. . . . . .

Pendant que je songe ainsi, le soleil descend à l'horizon, pour disparaître, dans un instant, derrière le massif des Laurentides, et la fraîcheur de la terre, dans le minuscule parc Montmorency, exhale déjà son haleine calmante.

Lévis, en face, est embrasé. Les feux du soleil couchant se reflètent dans ses croisées et ses habitations ressemblent à

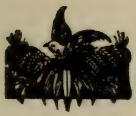
un immense bûcher sans fumée. Le coup d'œil est féerique !

Petit à petit, les versants en hémicycle encadrant l'horizon s'estompent pour se fondre bientôt dans une demi-obscurité : le soleil s'est retiré derrière le versant d'émeraude où s'adossent les Lorettes et Valcartier et, lentement, la *brunante* envahit la ville.

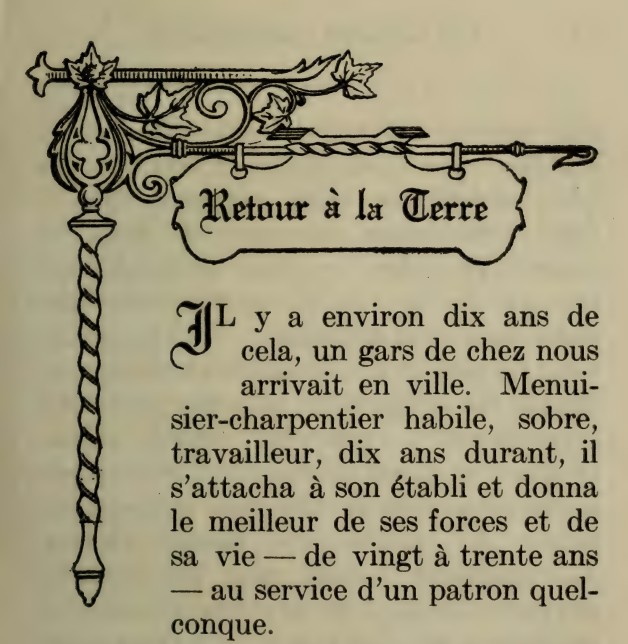
Huit heures sonnent au beffroi de l'Hôtel de Ville. Il est temps de réintégrer le logis.

Tranquillement, comme à regret, je quitte l'oasis où, pendant quelques heures délicieuses, loin du tapage et de la cohue des grandes artères, j'ai joui en repos, à l'ombre des peupliers et des marronniers centenaires, de la poésie qui se dégage de chaque pouce de ce terrain historique. Les lampes électriques y font tout à coup renaître une clarté opaline et douce, tamisée qu'elle est par le feuillage dru des arbres, dont les chevelures s'enchevêtrent.

De la terrasse d'à côté, rutilante de lumière, on entend le prélude d'un concert nocturne. Et les couples s'y rendent par milliers, comme des papillons attirés par un feu de Bengale.



Retour à la Terre



Retour à la Terre

JL y a environ dix ans de cela, un gars de chez nous arrivait en ville. Menuisier-charpentier habile, sobre, travailleur, dix ans durant, il s'attacha à son établi et donna le meilleur de ses forces et de sa vie — de vingt à trente ans — au service d'un patron quelconque.

Pendant ce laps de temps, il économisa quelques sous, mais pas assez cependant pour se faire un chez-lui. Il tenta de *prendre à son compte*, mais la concurrence l'obligea bientôt à revenir sous la tutelle de son ancien *boss*.

Pas plus tard que le mois dernier, il vint me voir et me tint le langage suivant : " J'ai fait l'inventaire de mes

dix années de travail en ville, et je t'assure que mon bilan n'est pas des plus alléchants, sans compter que je sens mes forces diminuer à tous les jours. De plus, je suis profondément ennuyé de la vie de pension et incapable de fonder un foyer. Vois-tu, quand tout fin seul je tire le diable par la queue, inutile de songer à en attacher *une* autre à ce char-là... pas vrai? Alors, sais-tu ce que j'ai pensé de faire? Tout simplement de quitter la ville pour prendre une terre. Je trouve une bonne chance. Les quelques deniers que j'ai amassés me permettraient de payer un *bien* moitié comptant et la balance à raison de cent dollars par année, sans intérêt. Il me resterait encore quelques billets verts pour m'acheter un petit roulant, des grains de semences, de l'engrais et, au mois de mai prochain, bonjour trusquin, serre-joint, égoïne et passe-partout, et je retourne à mes anciens outils : la charrue, la herse, la bêche et la fourche... à mousseline ".

Bref, après m'avoir exposé son plan d'exploitation, ses projets, ses espérances, il me demanda : " Qu'en penses-tu, toi ? "

—Je pense que, de tous les projets dont tu m'as fait part depuis dix ans, celui-ci est le meilleur et j'ai la conviction que tu n'auras pas à le regretter, si tu le mets à exécution. Tes économies vont te rapporter bon intérêt dans l'industrie agricole, par le temps qui court. De plus, pendant les mortes-saisons, ton métier t'aidera encore à te créer un joli pécule. Ta santé, ébranlée par une vie trop sédentaire, devrait recevoir, dans cette occupation, un regain de vigueur. Et puis, tu trouveras à la campagne une compagne vertueuse, solide et peu exigeante, qui saura se contenter d'un foyer simple et d'une table frugale, tandis qu'en ville, le mariage est devenu un luxe que seuls, bientôt, les millionnaires pourront se payer. Au lieu de te caserner entre les quatre murs étroits et dénudés d'une

chambre de pension, tu auras toute une maison où tu pourras, sans que le voisin grogne, siffler, chanter, battre de la semelle et danser, quand *ça te le dira.* Ici, tu sais qu'à tous les jours, des douzaines de quémandeurs nous assaillent et font l'assault de notre bourse, à part les mille et une occasions de dépenses qui s'offrent à tous les pas : restaurants, cafés, arènes de joutes, théâtres, cinéma, etc. Là-bas, dans ton domaine champêtre, tu verras tout au plus un *quêteux* s'amener une fois la semaine et, avec un gros sou noir ou un tapon de laine, tu feras son bonheur : "Que le bon Dieu vous le rende", te souhaitera-t-il, en partant.

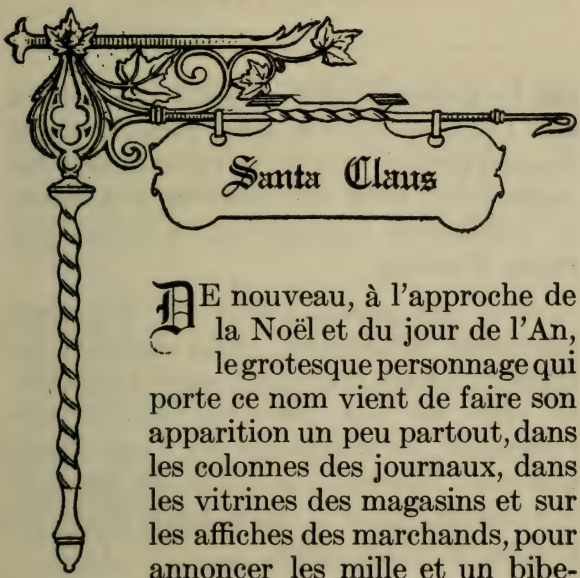
Je ne veux pas être prophète, mais je crois que tu ferais bien de tenter l'aventure et que tu ne le regretteras pas. En ville, tu n'es qu'un déraciné. Sur une terre, tu devrais être dans ton élément, comme un poisson dans l'eau. D'autre part, ton habileté, ton

amour du travail et ton esprit d'économie sauront t'assurer le succès. Voilà franchement ce que je pense de ton projet.

. . . . . .

Huit jours plus tard, mon *pays* passait à la Caisse d'Economie, d'où il sortait avec un portefeuille gonflé, puis il *traversait* pour *descendre en bas*, dans le comté de Montmagny, afin de rencontrer son vendeur, chez le notaire de la paroisse de St-T...

Santa Claus



Santa Claus

De nouveau, à l'approche de la Noël et du jour de l'An, le grotesque personnage qui porte ce nom vient de faire son apparition un peu partout, dans les colonnes des journaux, dans les vitrines des magasins et sur les affiches des marchands, pour annoncer les mille et un bibelots, jouets, etc., destinés aux petits enfants.

Disons tout de suite qu'en introduisant ce ventripotent bonhomme dans le domaine de nos légendes, nous faisons un emprunt à MM. les Anglais, qui l'ont inventé, à défaut de mieux, je suppose.

Eh bien ! nous ne permettrons pas cet envahissement de l'insipide Santa Claus, qui ne représente rien du tout,

Universitas CANADIANA Ottaviensis

qui ne parle pas plus au cœur et à l'esprit que l'homme dans la lune, sans protester énergiquement et démontrer combien est regrettable cette substitution, à la douce et touchante légende qui a bercé nos rêves d'enfant.

Avec cet esprit gobeur et imitateur qui nous caractérise, nous sommes en train de laisser accréditer cette croyance, au sein de nos familles canadiennes-françaises, au détriment du Petit Jésus, que nous laissons à la porte du cœur de nos jeunes enfants, pour faire place au grotesque Santa Claus.

Nos mamans nous avaient pourtant enseigné à croire que c'était l'Enfant Jésus qui descendait, pendant la nuit de Noël et au jour de l'An, dans nos demeures, pour emplir de bonbons, de friandises et de jouets, les longs bas accrochés au pied de la couchette des petits enfants, pour les récompenser d'avoir été bons, sages et pieux.

Ce n'est plus cela aujourd'hui ; l'Enfant de la Crèche n'est plus à la mode. C'est le ridicule clown Santa Claus qui règne en maître ; une légende à la tournure païenne fait place à la poétique fiction de nos jeunes ans.

Je le demande avec peine, pour quelle raison avons-nous, dans un trop grand nombre de foyers, chez les nôtres, laissé pénétrer cette croyance au croque-mitaine Santa Claus ?

Je crois qu'il n'y a pas eu autre chose que l'esprit de " singerie " qui a présidé à cette permutation. C'est peut-être un peu dur à dire, mais j'aime à parler la bouche ouverte.

Seulement, il me semble que nous, le peuple catholique par excellence, nous devrions nous efforcer de conserver intacte, dans nos annales, cette poétique légende chrétienne avec plus d'amour encore que les récits de notre *folklore* profane.

En vérité, je vous le demande, l'aspect grotesque, ridicule, de Santa Claus, a-t-il

le charme doux et pénétrant, l'attrait aimable, pour les petits enfants, du sympathique Petit Jésus ?

L'âme d'un enfant est molle comme de la cire et les premières impressions qu'il reçoit sont toujours les plus durables. Il importe donc aux parents chrétiens d'y imprimer de bons souvenirs, de pieuses pensées, des croyances chrétiennes qui feront son bonheur dans la vie, en élevant son âme.

Comment voulez-vous maintenant que la bouffonne physionomie du bonhomme cher aux protestants dise quelque chose de bon à l'âme délicate et sensitive des petits enfants ?

S'imagine-t-on que ce fantastique Santa Claus donne une seule pensée pieuse, dans les joies que l'enfant éprouve, à la réception d'un cadeau quelconque, en ces jours de fête de la Noël ou du jour de l'An ?

Ce serait vraiment retourner à une sorte de paganisme que de tolérer plus

longtemps ce drôle de manitou dans nos coutumes.

Revenons donc à la sagesse de nos bons parents qui, dans la joie des étrennes, nous faisaient voir la récompense de la vertu, en nous faisant comprendre l'action de la divine Providence, sous la main invisible, mais combien douce et poétique du Petit Jésus.

Ainsi, notre première prière de reconnaissance et d'amour se confondait avec le souvenir d'un bienfait reçu.

Qu'y a-t-il, en effet, de plus touchant, de plus beau, que cette fiction du passage de l'Enfant-Dieu, sur la terre, pour récompenser la sagesse, la vertu, le travail, en semant la joie dans tous les foyers où déjà son nom est béni et adoré tous les jours ?

Y a-t-il quelque chose pour mieux frapper l'imagination et le cœur du petit enfant que cette légende du Petit Jésus, venant, le sourire aux lèvres et rayonnant de gloire, les bras chargés de cadeaux,

récompenser ceux qui l'ont bien servi en écoutant toujours leurs mamans ?

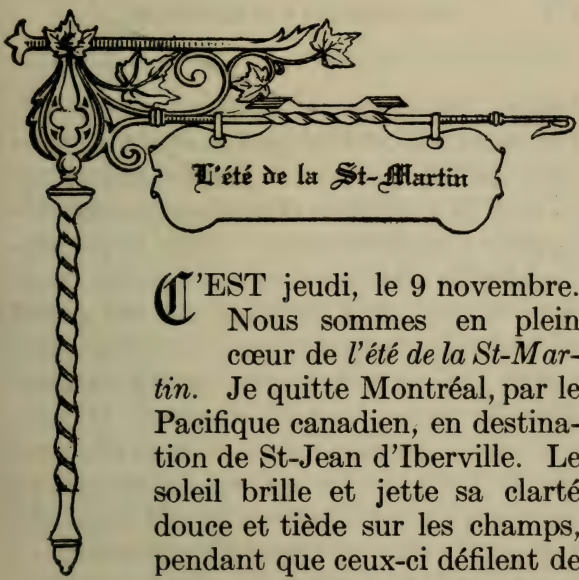
Les pères et mères qui aiment sincèrement leurs enfants, qui veulent former leur cœur à la vraie vertu, ne manqueront pas de revenir à notre touchante et pieuse légende de l'Enfant Jésus.

Sans cérémonie, fermons impitoyablement la cheminée au grotesque Santa Claus.

Et le bonheur que nos chers petits enfants éprouveront en ces jours de fête n'y perdra aucunement ; au contraire, il sera plus grand, parce que plus chrétien et plus poétique.

Laissons à d'autres qui ne connaissent pas mieux cette coutume fortement en honneur chez nos voisins, les Yankees, par exemple, mais tout à fait étrangère à notre foi et à nos légendes mystiques.

L'été de la St-Martin



L'été de la St-Martin

C'EST jeudi, le 9 novembre. Nous sommes en plein cœur de *l'été de la St-Martin.* Je quitte Montréal, par le Pacifique canadien, en destination de St-Jean d'Iberville. Le soleil brille et jette sa clarté douce et tiède sur les champs, pendant que ceux-ci défilent de chaque côté du convoi qui serpente rapidement, suivi d'un long panache de fumée. A chaque minute, le paysage se transforme. Après avoir traversé le boulevard de messieurs les Anglais, Westmount, Montreal-West et Highland, on entre en rase campagne. Le fleuve forme une ligne de démarcation naturelle entre les groupes urbains et les paroisses rurales. Voici maintenant que l'on sillonne les

riantes campagnes d'Adirondack, de St-Constant, de St-Philippe et de l'Acadie—l'Acadie ! ce rameau de l'autre, là-bas, au pays d'Evangéline. Les champs sont dépouillés de leurs moissons : plus d'épis jaunes ; plus de tiges vertes ; à peine quelques feuilles, déjà mordues par les gelées d'automne, restent-elles accrochées aux arbres. De rares laboureurs s'attardent dans les prairies et les chaumes et préparent les guérets pour la semence prochaine. En les voyant, ces braves, on se surprend à fredonner le "Credo du paysan". Et le train file toujours... m'emportant dans ma rêverie quand, brusquement, je suis rappelé à la réalité par la voix d'un "trainman" qui hurle :—"St John ! St. John" !

***

Il est midi. Le soleil a atteint son zénith. Dans un instant, il commencera sa dégringolade vers l'occident. A cette pensée, il me semble que déjà l'astre du

jour est moins brillant, moins chaud, moins caressant. De petits nuages se forment et estompent le firmament ; dans un rien de temps, les clartés terrestres ont disparu. Tout s'assombrit et l'on se surprend à regretter les caprices de l'été de la St-Martin, dont l'humeur, comme celle d'une belle dame de ce bas monde, change plus d'une fois dans vingt-quatre heures (lèse-galanterie). Ce matin, l'aurore était souriante et pleine de promesses pour la journée. Vous vous sentiez fiers de vivre parce que vous respiriez à pleins poumons l'ozone qui renouvelle les forces, quand, tout à coup, crac ! le soleil vous quitte et son départ jette comme un voile de deuil sur tout ce qui vous environne. Oubliant les jouissances du matin, votre âme se chagrine de la tristesse du moment, parce que ce moment est le signe avant-coureur d'un orage qui se prépare.

***

Il pleut. De larges gouttes d'eau tom-

bent lentement sur le sol et sur le toit des demeures. Partout, les larmes célestes ruissellent. La fine poussière du matin n'est plus qu'une sale boue. Les piétons se font de plus en plus rares. La rue est bientôt déserte, pendant qu'à trois heures à peine, les fanaux s'allument au dehors et que les ampoules électriques jettent leur clarté jaunâtre à l'intérieur.

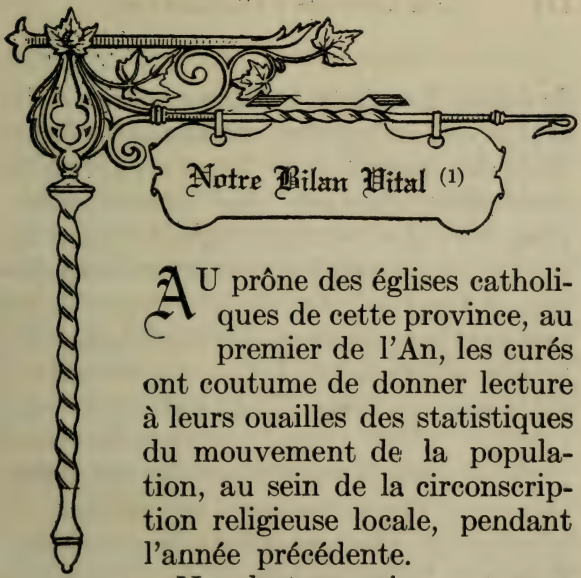
Voyez comme l'été de la St-Martin est plein de traîtrises ! A neuf heures, soleil brillant ; on respire tout à son aise; on fait un brin de cour aux muses ; on brode mille projets d'avenir ; on se sent jeune, plein d'espérance. A midi, le soleil semble déjà regretter ses gentillesses du matin ; il se retire derrière un rideau aqueux et nous plante là, nous, pauvres terriens, sans même une heure d'avis, ni un mot d'adieu. Il est tout de même un peu rude, ce gaillard-là ! ne trouvez-vous pas ? Puis, quelques instants après, les cataractes du ciel s'ouvrent et nous voilà noyés de tous

côtés. Il fait noir comme dans un four, dans les maisons comme dans les cœurs.

***

Envoi : Soleil que j'adorais ce matin, je ne sais ce qui me retient de te lancer des imprécations, ce soir. L'hommage de ma colère te sera sans doute agréable encore, parce qu'il te prouvera tout l'amour que j'ai pour toi, et aussi combien sombres sont les heures, quand ta riante clarté et ta chaleur bienfaisante me font défaut.

Notre Bilan Vital



Notre Bilan Vital (1)

AU prône des églises catholiques de cette province, au premier de l'An, les curés ont coutume de donner lecture à leurs ouailles des statistiques du mouvement de la population, au sein de la circonscription religieuse locale, pendant l'année précédente.

Nos lecteurs aimeront sans doute à connaître, pour la province entière, le même bilan vital. C'est ce que nous allons tenter d'établir dans les lignes suivantes.

Le *Conseil supérieur d'hygiène de la province*, fondé en 1893, est chargé de recueillir les bulletins portant l'inscription des naissances, des mariages et les certificats

---

(1) Bilan établi à la fin de décembre 1916.

de décès. Les curés, les *clergymen* des différentes dénominations protestantes—gardiens des registres de l'état civil—et les secrétaires-trésoriers des municipalités, pour les autres sectes religieuses, sont tenus de transmettre ces documents au *Bureau d'hygiène.* La classification de ces rapports par divisions électorales est assez longue et requiert beaucoup de travail de la part du compilateur préposé à cette charge. C'est ce qui explique le retard apporté dans la publication de ces statistiques. Actuellement, on connaît le résultat du mouvement de la population jusqu'au 31 décembre 1915. Toutefois, on peut faire, pour 1916, des estimations assez justes, en se basant sur les résultats des années antérieures. C'est cet exposé que l'on trouvera ci-après, pour les naissances et les décès, afin de déterminer, par cet état des profits et pertes, notre *avoir vital* à l'aurore de l'année 1917.

NATALITÉ

On établit le coefficient de natalité en

mettant en parallèle le nombre de naissances, dans une période déterminée, avec celui de la population totale d'un état, d'une province ou d'un élément ethnique.

La fécondité de la race canadienne-française a été assez bien établie pour qu'il ne soit pas nécessaire d'insister sur ce point. Toutefois, comme je l'ai déjà dit antérieurement, depuis 150 ans, le coefficient de la natalité a baissé de près de 50 p. c. chez nous. Pendant la période décennale 1760-70, on enregistrait une moyenne de naissances de 65.3 par mille de population, tandis que cette moyenne a baissé à 37.4 pendant la période 1904-13. Malgré cette diminution dans le taux de la natalité, la province de Québec n'est surpassée que par la Roumanie (1913 : 42 par mille) et la Serbie (1912 : 38 par mille), dans le monde civilisé. Voici, pour les provinces du Canada, moins toutefois le Nouveau-Brunswick qui ne publie pas de statistiques vitales, le taux de naissances par mille de population :

1.—Alberta	en	1913 :	24.3
2.—Colombie Anglaise	"	1913 :	18.5
3.—Ile du Prince-Edouard	"	1913 :	17.3
4.—Manitoba	"	1913 :	30.2
5.—Nouvelle-Ecosse	"	1914 :	25.7
6.—Ontario	"	1914 :	24.0
7.—Québec	"	1915 :	37.0
8.—Saskatchewan	"	1913 :	20.9

C'est ce coefficient élevé de natalité qui explique comment il se fait que la province de Québec, qui ne renfermait, lors de la cession, que 60,000 habitants, en contient aujourd'hui environ 2,400,000 dont plus des quatre-cinquièmes sont d'origine française. Dans les autres provinces du Dominion et aux Etats-Unis, nous comptons aujourd'hui au delà de 2,000,000 de compatriotes. Depuis dix ans, le nombre annuel des naissances a augmenté de plus de 20,000 ou de 35 p. c. dans la province. Ce sont là les chiffres recueillis par le *Bureau d'hygiène* et publiés dans l'*Annuaire Statistique de la province de Québec*, au chapitre du MOUVEMENT DE LA POPULATION, et que nous reproduisons ci-après :

Années	Population estimée	Nombre de naissances au total	Naissances chez les catholiques
1916.....	2,400,000	(1) 86,000	(1) 80,000
1915.....	2,276,918	83,274	76,687
1914.....	2,230,571	80,361	75,923
1913.....	2,121,335	79,089	73,910
1912.....	2,064,741	76,647	71,667
1911.....	(2) 2,002,712	74,475	69,630
1910.....	1,927,000	73,324	69,533
1909.....	1,846,000	71,074	66,632
1908.....	1,327,000	64,914	62,686
1907.....	1,781,000	58,465	55,794

Depuis dix ans, le coefficient de la natalité a varié de 35 à 41 par mille de population, dans la province. En prenant seulement tous les comtés ruraux, le taux moyen a été de 41.12 par 1000, en 1914. Dans certaines villes industrielles, ce coefficient a même été dépassé, comme à Chicoutimi : 59 ; Fraserville : 53.04 ;

(1) Estimée seulement.
(2) D'après le dernier recensement fédéral.

Thetford : 53.85 ; Sorel : 41.88 ; mais ce sont là des exceptions. En général, les naissances sont moins nombreuses, proportions gardées, au sein des agglomérations urbaines que dans les paroisses rurales.

MORTALITÉ

Si, d'une part, les naissances nombreuses chez nous sont un sujet de fierté pour la race, une preuve de sa vitalité et aussi de sa foi vivace, d'autre part, nous sommes forcés d'admettre que le taux de la mortalité est beaucoup trop élevé, et qu'à ce point de vue, nous avons un record peu enviable et qui donne une bien piètre idée de nos connaissances en hygiène. Si les *sauvages* sont fort occupés dans notre province à vendre des bébés à Josette, il faut bien considérer, en retour, que les croque-morts ne sont pas loin par derrière, et font une désastreuse moisson de blancs cercueils. Veut-on savoir quelle est la proportion de la mortalité infantile dans la province, par rapport au nombre de tous les décès ? On n'a qu'à consulter

le tableau publié ci-après, pour les dernières dix années, et l'on verra qu'il y a de quoi faire réfléchir tous ceux qui ont à cœur notre développement en nombre—développement qui nous assurera la possession du sol et déterminera notre force dans le grand tout canadien.

Années	Population estimée	Décès au total	Décès d'enfants de moins de 1 an
1916.....	2,400,000	(1) 37,000	(1) 13,000
1915.....	2,276,918	35,933	12,775
1914.....	2,230,511	36,002	12,969
1913.....	2,121,335	36,200	13,295
1912.....	2,064,741	32,980	12,353
1911.....	2,002,712	35,904	13,780
1910.....	1,927,000	35,183	12,888
1909.....	1,846,000	33,231	9,406
1908.....	1,837,000	35,052	12,842
1907.....	1,781,000	29,007	.....

(1) Estimé seulement.

En nombre rond, 35 pour cent de nos pertes mortuaires se produisent chez les enfants de moins d'un an. Depuis dix ans, dans la province, le coefficient de la mortalité infantile, par rapport aux nombres de naissances, a varié entre 11.0 et 20.9 pour cent, avec une moyenne annuelle de 16.5 pour la dernière période quinquennale. Heureusement qu'il y a eu amélioration en 1915, comme on peut le voir par le tableau de la page suivante. Sur ce point, nous occupons le sixième rang dans les quinze pays inscrits ci-après, par ordre de valeur décroissante quant au taux de la mortalité infantile. La Roumanie nous bat avec 18.6, l'Autriche avec 18., la Jamaïque avec 17.5, la Belgique avec 16.7 et les Etats-Unis avec 16.3. Voyons maintenant quelques-uns de ces taux au Canada, en Europe et dans les possessions britanniques. Il s'agit ici, qu'on veuille bien le remarquer, de la proportion pour cent du nombre de décès chez les enfants au-dessous d'un an, comparée au total des naissances dans la province.

Les Pays	En l'année	Par 1,000 naissances
1o La Roumanie	1912	18.6
2o L'Autriche	1912	18.0
3o La Jamaïque	1916	17.5
4o La Belgique	1911	16.7
5o Les Etats-Unis	1915	16.3
6o La province de Québec	1915	15.3
7o L'Allemagne	1912	14.7
8o La Nouvelle-Ecosse	1914	11.5
9o L'Ecosse	1911	11.2
10o L'Angleterre et le pays de Galles	1914	10.5
11o La province d'Ontario	1915	10.2
12o L'Irlande	1912	8.6
13o La France	1912	7.8
14o L'Australie	1914	7.1
15o La Nouvelle-Zélande	1915	5.0

ACCROISSEMENT NATUREL

L'excédent des naissances sur les décès produit ce que l'on appelle l'augmentation naturelle de la population. Québec, malgré les pertes énormes qu'il subit annuellement à cause de la forte proportion des mortalités infantiles, Québec, dis-je, est à la tête de tous les pays civilisés pour l'accroissement naturel de sa population. Depuis quinze ans, le taux de cet excédent a augmenté graduellement :

en 1900, il était de 1.44 pour cent ; en 1905, de 1.71 pour cent ; en 1910, de 2.0 pour cent ; et en 1915, de 2.10 pour cent. On pourra mieux juger de la valeur de cet excédent en le comparant à celui de certaines provinces canadiennes, de contrées européennes et de possessions britanniques, pendant une période quinquennale donnée, dans le tableau suivant, où les pays sont échelonnés par ordre de valeur décroissante.

Les Pays	Pendant cinq ans	Par 1,000 naissances
1o La province de Québec	1911-15	20.6
2o La Roumanie	1910-14	17.4
3o L'Australie	1911-15	17.1
4o La Nouvelle-Zélande	1911-15	16.8
5o La Russie	1908-12	15.8
6o La Jamaïque	1910-14	15.4
7o La Serbie	1908-12	13.6
8o L'Italie	1910-14	12.8
9o L'Allemagne	1909-13	12.8
10o La province d'Ontario	1910-14	11.0
11o L'Autriche	1908-12	10.7
12o L'Ecosse	1910-14	10.5
13o L'Angleterre et le pays de Galles	1910-14	10.4
14o La Belgique	1908-12	7.8
15o L'Irlande	1910-14	6.3

Avec ce taux d'excédent ou d'accroissement naturel, la province de Québec double sa population dans trente-cinq ans, ce qui veut dire qu'en 1950, nous serons plus de 4,000,000, sur les bords du Saint-Laurent, à moins que l'émigration déjoue ces calculs.

D'après les *Statistiques municipales*, la population globale de la province, au 30 juin 1915, était de 2,321,137. En ajoutant le surplus de la population au taux de 2.1 pour cent, cela donnerait un total de 2,369,880, au 30 juin 1916, pourvu que la conscription....Joignons à ce chiffre l'augmentation probable, depuis les six derniers mois écoulés, et nous arrivons à établir que la province de Québec doit avoir, à l'aurore de 1917, une population de 2,394,873. Pour les besoins du calcul, mettons 2,400,000. C'est dire que nous croissons de près de 50,000 par année, dont une moitié au sein des populations urbaines et l'autre moitié au milieu des groupes ruraux.

ET APRÈS ?

Eh bien ! après l'exposé de ce bilan vital—bilan qui doit nous réjouir, parce que la balance à notre crédit se chiffre à 50,000 vies humaines de plus, ce qui, estimé au minimum de sa valeur économique, représente $1,000. par tête, ou $50,000,000 d'excédent annuel—ce bilan vital, dis-je, doit aussi nous porter à réfléchir et à nous demander :

Que faisons-nous de ce surplus ? En d'autres termes, la province s'agrandit-elle en proportion de l'accroissement de sa population ? La terre reçoit-elle la part qui lui revient de droit de ce surplus, soit environ 50 pour cent ou 25,000 colons ? Les chancres urbains n'attirent-ils pas une proportion trop forte de travailleurs, que le sol réclame ? Combien de cantons nouveaux sont ouverts à la colonisation, chaque année, où pourrait se déverser le trop plein des vieilles campagnes ? Quelles sont les paroisses qui ont pris l'initiative

de fonder une société de colonisation, ayant pour but d'aider à l'établissement de colons ? Quand et où l'initiative privée, dans nos campagnes riches, a-t-elle songé à fonder un crédit agricole pour aider les jeunes gens à se créer un foyer ? Sur les 300 académies de cette province (où les élèves reçoivent généralement une formation commerciale) s'en trouve-t-il dix où l'agriculture soit à la base de l'enseignement ?

Voilà des questions fort pertinentes, je crois, et qui méritent considération, si l'on veut placer sagement cet avoir vital qui boucle notre bilan, chaque année, dans la province de Québec.

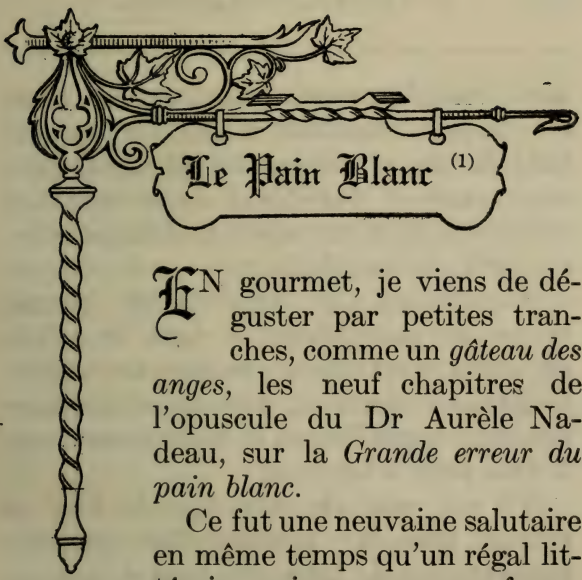
Ce sont là problèmes tout posés pour les économistes qui s'intéressent à notre développement agricole et, partant, à une plus grande prospérité générale. Il est assez rare que l'on soit en peine de ses richesses, en ce bas monde. Il y a toujours moyen de placer ses capitaux, mais l'important est de savoir comment les

placer pour qu'ils s'accroissent davantage.

Nous sommes riches en capital humain. Le plaçons-nous à bon escient, pour notre plus grand bien ? Ce problème est l'un des plus importants qui se pose à notre attention, à l'heure actuelle. Nous possédons dans nos mains des éléments de force que nul ne peut nous enlever, même nos adversaires les plus acharnés. Saurons-nous les canaliser pour en obtenir le maximum de rendement ?

Encore une fois, je laisse la question ouverte aux économistes et aux vrais amis de la race.

Le Pain Blanc



Le Pain Blanc (1)

EN gourmet, je viens de déguster par petites tranches, comme un *gâteau des anges*, les neuf chapitres de l'opuscule du Dr Aurèle Nadeau, sur la *Grande erreur du pain blanc*.

Ce fut une neuvaine salutaire en même temps qu'un régal littéraire qui couronna, au foyer, neuf jours de menu statistique—puisque ma tâche quotidienne consiste à présenter au public ce mets riche en arguments solides qui s'appelle la *statistique officielle*.

Il n'en coûte nullement à mon amour-propre de confesser que j'ignorais à peu

---

(1) Article écrit à la suite de l'apparition de la "Grande erreur du pain blanc", du Dr Aurèle Nadeau, en 1916. Cet opuscule a été distribué à plusieurs milliers d'exemplaires, par le gouvernement de Québec.

près complètement que le *pain blanc* est ce *pelé*, ce *galeux* d'où nous viennent tant de maux. Piqué au vif par le titre apparemment paradoxal de la brochure cardinale, j'en entrepris la lecture avec un brin de scepticisme.

Aujourd'hui, je crois à la *grande erreur du pain blanc*, et tout le mérite de cette conversion revient au savant hygiéniste, dont la doctrine alimentaire est aussi appétissante et nourrissante que le bon *pain d'habitant*.

S'il est vrai de dire que le Ciel se réjouit plus à l'arrivée d'un pécheur converti que du triomphe final de quatre-vingt-dix-neuf justes, le médecin beauceron a droit de se féliciter, et il mérite aussi les congratulations de ses compatriotes pour l'œuvre méritoire qu'il a accomplie.

De plus—et ceci ne gâte rien à la sauce—il a su donner à son travail une forme originale et dire de grosses vérités, en les assaisonnant du meilleur sel gaulois. A mon sens, c'est encore le moyen le plus sûr de faire avaler la pilule sans trop de

grimaces : la science, tout comme la vertu, ne doit pas avoir une enveloppe de porc-épic, quand on veut la populariser, la vulgariser.

" Pour lire en attendant bébé ", " La constipation habituelle et son traitement par le régime ", et " La grande erreur du pain blanc " constituent une trinité d'études hygiéniques de la plus haute importance, et dont la race devra profiter grandement, grâce au patriotisme éclairé du Dr Aurèle Nadeau, leur auteur. Le gouvernement de cette province a fait distribuer libéralement le dernier au sein de la population avide d'enseignements éclairés et de conseils marqués au coin de la sagesse.

***

Autrefois, nos pères semaient du blé et les convives de la table québecoise connaissaient le fumet du savoureux *pain d'habitant*, riche en principes nutritifs. Sans être *bonhomme*, je me rappelle ce temps-là.

Pourquoi a-t-on abandonné cette coutume pour recourir à la *fleur forte* qui donne cet anémique *gâteau d'amidon* que l'on appelle généralement *pain de boulanger* ?

A cause sans doute de l'appauvrissement des terres que l'on a exploitées en esclave, sans leur rendre les éléments enlevés, et ensuite parce que les minoteries de l'Ouest canadien ont enfariné notre marché, grâce à la modicité du prix de ce produit saigné à blanc, c'est le cas de le dire, par des cylindres multiples, et aux facilités de transport fournies par les voies ferrées qui relient aujourd'hui l'Est aux prairies de l'Ouest.

Avec la campagne du retour à la terre et la croisade d'une production agricole intense qui se prêche depuis l'ouverture des hostilités sur le Vieux continent, il est heureux de constater que le blé a reçu sa bonne part d'attention, chez les cultivateurs de la province de Québec.

Il était temps, grand temps, que l'on s'en occupât, car le blé était en train de disparaître du groupe de céréales que

nous cultivons. Encore cinquante ans de ce régime d'oubli et nos petits-fils auraient été forcés de se rendre aux musées agricoles pour faire connaissance avec le grain de blé !

Pour preuve, on n'a qu'à se référer au chapitre de L'AGRICULTURE de l'*Annuaire Statistique de la province de Québec* et constater que, de 1830 à 1914, sa production a constamment diminué. La superficie ensemencée en 1850 était de 410,043 acres, tandis qu'en 1914, l'année de la déclaration de la guerre actuelle, elle n'était plus que de 55,000 acres—ce qui est moins de 1-9 de la superficie ensemencée 64 ans auparavant. En revanche, le rendement par acre a considérablement augmenté, ainsi que l'indique le tableau suivant. De 7.05 boisseaux par acre, en 1850, il s'est élevé à 14.08 boisseaux en 1900, à 14.85 en 1910, et à 19.88 en 1915. Cette année, à cause du printemps tardif et pluvieux, la superficie ensemencée a été moins grande qu'en 1915, et le rendement inférieur.

Années	Population d'après le recensement fédéral	Superficies ensemencées	Quantités récoltées	Rendement moyen par acre	Quantité moyenne *per capita.*
		(en acres)	(boisseaux)	(boisseaux)	(boisseaux)
1916 (1).....	2,367,559	67,000	1,125,000	16.64	0.47
1915 (2).....	2,321,137	71,000	1,411,000	19.88	0.63
1914 (2).....	2,258,867	55,000	990,000	18.00	0.43
1913 (2).....	2,216,844	58,000	1,054,000	18.17	0.47
1912.....	.....	60,000	974,000	16.17	....
1911.....	2,003,232	68,999	1,223,000	17.73	0.61
1910.....	.....	61,143	908,000	14.85	....
1909.....	.....	100,500	1,679,000	16.71	....
1908.....	.....	105,500	1,424,000	13.50	....
1907.....	.....	107,700	1,740,000	16.10	....
1900.....	1,648,898	139,344	1,962,000	14.08	1.18
1890.....	1,488,535	168,535	1,647,000	9.75	1.10
1880.....	1,359,027	224,678	2,019,000	9.05	1.42
1870.....	1,191,516	242,726	2,058,000	8.51	1.72
1860.....	1,111,566	244,769	2,654,000	10.09	2.19
1850.....	890,261	410,043	3,074,000	7.05	3.44
1830.....	553,134	.....	3,408,000	.....	6.05

(1) Population estimée.—(2) D'après les *Statistiques municipales.*

Un brave curé du comté de Kamouraska me disait tout dernièrement : " Il y a cinquante ans, les cultivateurs de ma paroisse apportaient au pasteur d'alors une dîme en blé de plus de huit cents minots. Savez-vous combien j'en reçois aujourd'hui ?—A peine vingt-cinq ". Et il ajoutait tristement, en guise de commentaires : " Nos gens ont désappris à cultiver le blé, et c'est bien malheureux pour eux d'abord et ensuite pour le curé, car ce n'est pas le *pain de boulanger* que nous mangeons aujourd'hui qui remplace le bon *pain d'habitant* cuit dans le four d'argile ; de plus, comme valeur dans le grenier du curé, l'avoine ne saurait être comparée au blé ".

L'opuscule du Dr Aurèle Nadeau arrive donc comme marée en carême, dans ce temps où il importe de produire davantage, tant à cause de la nécessité qu'il y a d'alimenter les pays européens en guerre que du besoin urgent de contribuer à faire baisser le coût de la

table dans nos foyers. J'entendais dire, tout récemment, par le plus grand négociant de provisions alimentaires de Québec que, depuis une couple d'années, la vente de la farine de l'Ouest a diminué considérablement dans la province. Il attribuait cette baisse à l'économie qui se pratique davantage aujourd'hui. Mais il faut aussi tenir compte de l'augmentation de la production du blé. Les 411,000 minots que l'on a récoltés de plus en 1915 qu'en 1914 ont certainement contribué à faire dégringoler le chiffre de l'importation extra-provinciale, et laissé dans la province de Québec près d'un demi-million de piastres que nous avions coutume de donner aux grandes minoteries de l'Ouest. Au point de vue de l'économie de la province, c'est un item à considérer.

Mais, pour en revenir au livre du Dr Nadeau, je ne crains pas d'affirmer que nos gens vont lui faire un accueil favorable, parce qu'il les intéresse direc-

tement à deux points de vue : tout d'abord, il leur enseigne un moyen d'économiser de l'argent et ensuite il leur démontre l'importance de se procurer une alimentation plus saine en même temps que plus nutritive.

Et son auteur fera mentir le proverbe qui dit que " Nul n'est prophète dans son pays ", parce qu'il aura su choisir son sujet et aussi le moment propice pour lui donner le jour.

***

Sans être médecin, il me semble que l'on peut bien avoir des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Or, quel est celui qui peut ne pas voir une dégénérescence de la race, dégénérescence qui prend des proportions alarmantes et pourrait, avant un siècle, nous classer au nombre de certaines races de ratatinés du Vieux continent ? Ce mal se répand partout, à la campagne comme

à la ville. Allez dans une de nos paroisses rurales ; frappez à toutes les portes d'un rang quelconque, et je vous donne ma parole que dans plus de cinquante pour cent des foyers, vous allez trouver des malades. L'un souffrira de rhumatisme, un autre de dyspepsie, un autre de tuberculose, un autre de constipation chronique, un autre d'affections rénales, etc., etc. Les bébés, bourrés jusqu'au faîte, feront de la gastro-entérite, de la diarrhée, et ce n'est qu'à force de sirops calmants qu'on pourra les empêcher de *brailler sans largue* du matin au soir et du soir au matin. Bien des mères, inconscientes de leur devoir, se dispenseront sans scrupule de donner à leurs bébés l'aliment maternel et ceux-ci prennent bientôt le chemin du cimetière, entre l'âge de un jour à un an, dans une proportion de 16.10 pour cent dans la province, quand ce coefficient est de 10.3 dans l'Ontario, de 11.5 dans la Nouvelle-Ecosse, de 7.2 en Australie et de 5.7 dans la Nouvelle-Zélande.

Le malheur des uns fait le bonheur des autres, dit-on. Cela doit être vrai pour les médecins, les droguistes et les fossoyeurs, qui n'ont guère de répit dans la province de Québec.

Les causes de cette dégénérescence, de toutes ces maladies, de l'emploi de tous ces médicaments frelatés, je n'en connais que trois principales : l'habitation insalubre, l'ignorance des règles de l'hygiène et une alimentation irrationnelle.

Jadis, l'agriculture périclitait dans la province et les gens, drus comme mouches, *passaient les lignes.* (1) Un cri d'alarme fut lancé et, depuis quelques années, nous assistons à un réveil de l'opinion publique. Guidé par nos gouvernements vers les saines méthodes de culture et l'élevage rémunérateur des troupeaux domestiques, le

(1) On affirme que, de 1866 à 1875, pas moins de 50,000 habitants de la province de Québec, par année, en moyenne, émigrèrent aux Etats-Unis—ce qui fait le nombre de 500,000 en dix ans.

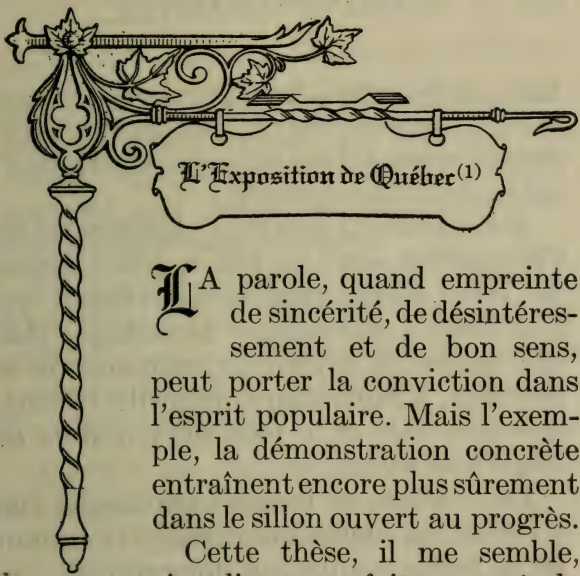
cultivateur a repris courage et il vit heureux dans une modeste aisance. Le département de l'Agriculture possède aujourd'hui un personnel qui couvre le pays, de Gaspé au Témiscamingue, et surveille attentivement toutes les manifestations agricoles pour les rectifier, quand besoin il y a, ou les encourager par des subventions de tous genres. Les habitants se groupent, se syndiquent et prennent les moyens d'obtenir ce qu'un individu isolé n'aurait pu avoir. Et, à cause de cela, notre agriculture est en pleine prospérité.

A propos d'hygiène publique, il s'est tenté de louables efforts, et le *Conseil supérieur d'hygiène* a certainement contribué à faire du bon travail, mais cela ne suffit plus aux besoins de l'époque. Il faut une propagande plus générale et plus efficace. C'est ce qui a été compris, et ce que certains médecins à l'esprit ouvert ont entrepris de faire, de leur propre initiative. Il faut, par des con-

férences, des journaux, des brochures, des bulletins, des tracts, répandre partout la bonne parole de l'hygiène dans les couches inférieures de notre population. Il importe de lui apprendre à ne pas craindre la lumière, l'air, l'eau froide; à se servir, dans l'alimentation, des produits les plus naturels : légumes, fruits, laitages, pain d'habitant, etc.

Les propagateurs de cet évangile recevront sans doute des coups pour leur zèle et leur patriotisme, mais ils s'en consoleront en songeant qu'ils ne sont pas les premiers que l'on paie avec cette monnaie. Galilée en vit bien d'autres au 17ième siècle. Petit à petit, ces idées feront leur chemin, pénètreront dans les mœurs et coutumes de nos gens, et... les générations futures, prises de reconnaissance tardive, élèveront des monuments à la mémoire des bienfaiteurs en hygiène de la province laurentienne, au 20ième siècle !

L'Exposition de Québec



L'Exposition de Québec[1]

LA parole, quand empreinte de sincérité, de désintéressement et de bon sens, peut porter la conviction dans l'esprit populaire. Mais l'exemple, la démonstration concrète entraînent encore plus sûrement dans le sillon ouvert au progrès.

Cette thèse, il me semble, s'applique parfaitement à la leçon que donne, chaque année, l'Exposition de Québec à ses cent mille visiteurs.

Bien qu'ouverte aux diverses manifestations extérieures de l'*Agriculture*, de l'*Industrie* et des *Arts domestiques*, il se dégage de cette Exposition provinciale un caractère tout particulier et de bon

---

(1) Ce travail a remporté le *premier prix* dans un concours organisé par la *Commission de l'Exposition provinciale de Québec*, en 1917.

aloi, qui la porte à faire plus large, chaque année, l'espace réservé aux cultivateurs, comme aussi à tous ceux qui vivent de la petite industrie agricole.

Il est heureux que les Commissaires de l'Exposition aient su, dès le début, orienter leurs efforts vers ce mouvement qui contribue à développer davantage, chaque année, la principale industrie de la province, l'Agriculture, base de l'économie nationale et le plus sûr maintien de l'équilibre social.

Les exhibits de toutes natures que l'on y voyait, en septembre dernier, et venant de la ferme,—animaux domestiques, volailles, céréales, légumes, fruits, beurre, miel, etc.,—avaient assurément une grande valeur intrinsèque et objective, parce qu'ils mettaient en vive lumière les résultats magnifiques que l'on obtient en faisant une exploitation agricole rationnelle.

Mais ce qui a le plus attiré mon attention à ce propos—parce que ces item du programme officiel comportaient une

haute leçon économique et patriotique,— c'est la proclamation des lauréats du *Mérite agricole* et la place d'honneur réservée aux *Ecoles ménagères* et aux *Cercles de jeunes fermières.*

S'il est des titres et des honneurs qui s'acquièrent par l'intrigue, l'argent et parfois aussi la trahison, nul ne saurait contester la valeur, la très grande valeur, du Mérite agricole.

Devant ces modestes lauréats, dont les labeurs intelligents et soutenus ont su attirer l'attention officielle, je m'incline profondément.

Il n'est pas de citoyens plus utiles qu'eux, ni de classe sociale plus honorable que la leur.

On ne saurait donc attacher trop d'importance à cette fête annuelle des lauréats du Mérite agricole, car un peuple qui honore ses héros est un peuple qui se souvient, et dont la fierté nationale est un des plus sûrs garants des succès futurs.

Reconnaître la valeur de ces champions de la glèbe et la proclamer hautement, c'est très bien, mais travailler à leur susciter des imitateurs, des disciples, voilà encore une entreprise qui n'est pas moins digne d'attention, parce qu'elle assure en quelque sorte le prolongement des victoires agricoles.

Les Commissaires de l'Exposition l'ont parfaitement compris, et c'est pourquoi ils ont fait large et belle la tribune réservée aux Ecoles ménagères et aux Cercles de fermières.

Un modernisme regrettable avait presque tué les *arts domestiques* dans les foyers ruraux. Et la *petite école* des rangs, celle des cultivateurs, enseignait toutes sortes de bonnes choses, sans doute, moins l'agriculture appliquée, la plus importante des matières, après la religion.

Des esprits observateurs et clairvoyants signalèrent ce courant dangereux et l'on vit bientôt une réaction se pro-

duire : l'*Enseignement ménager* fut créé, les *Cercles de fermières* organisés et les *Jardins scolaires* institués.

Pour encourager l'expansion de ces diverses fondations agricoles, l'Exposition de Québec invite ménagères, fermières et jardiniers scolaires à venir, chaque année, exhiber les créations de leurs labeurs domestiques et les produits de leurs études culturales.

Voilà encore une belle initiative qui doit être continuée et développée davantage, car elle oriente dans sa voie naturelle notre enseignement populaire, et assure en même temps l'enracinement plus profond des nôtres au sol canadien, gage de notre prospérité et de notre grandeur future, tant morale que matérielle.

* * *

La ville de Paris n'a pas été bâtie dans un jour, ni l'Exposition de Québec dans un an, c'est pourquoi il reste encore beau-

coup à faire dans certains domaines, bien que des efforts louables aient été tentés pour rendre intéressantes les diverses manifestations de l'agriculture, de l'industrie et du commerce.

A propos d'agriculture ou plutôt d'industrie animale, les visiteurs ont été à même d'admirer les pavillons réservés à l'aviculture et à l'apiculture. Dans les deux cas, il semblerait que les résultats obtenus sont fort satisfaisants, et les démonstrations avicoles et apicoles étaient de précieuses leçons pour les amateurs de volailles et d'abeilles.

Mais l'on ne saurait en dire autant de la grande *Industrie animale,* c'est-à-dire pour les espèces chevaline, bovine, ovine et porcine.

S'il se trouve de beaux sujets dans chaque espèce, le nombre en est trop souvent restreint pour une Exposition provinciale.

C'est peut-être aussi à cause du manque d'encouragement de la part des éle-

veurs que les Commissaires de l'Exposition donnent une attention apparemment distraite aux locaux et aux abords réservés à ces espèces.

L'industrie animale, en tant qu'organisation de propagande, a-t-elle reçu jusqu'à date, de la part des autorités provinciales, la même attention que d'autres industries, telles que, par exemple, les industries laitière, avicole et apicole ; les cultures maraîchère, fruitière et potagère ?

Je pose simplement la question.

Quoi qu'il en soit, il importe que l'industrie animale reçoive un encouragement plus marqué, afin qu'elle ait le rang qu'elle devrait occuper à l'Exposition de Québec, et qu'elle ne soit pas éclipsée par des expositions régionales.

Dans le même ordre d'idées, il m'a semblé que l'étalage des produits manufacturés n'atteignait pas non plus le degré de qualité, ni de quantité désirables, pour un centre comme celui de la région

de Québec. A part quelques installations de bon goût, l'on en remarquait trop de pauvres, sans attrait, ni aucune valeur commerciale.

Je trouve encore l'occasion mal choisie pour le commerce de détail, ou la vente de billets de loterie, pour des objets insignifiants, dans le pavillon des Industries.

Il ne serait peut-être pas mauvais, qu'à l'avenir, le plan de chaque installation soit soumis à l'approbation d'un commissaire, avant de louer un espace. Ce serait là, sans doute, un moyen d'éliminer certains éléments non recommandables.

Enfin, troisième item qui mériterait considération dans la galerie des choses perfectibles, c'est celui qui a trait aux amusements récréatifs et instructifs, devant la grande estrade.

Les courses de chevaux, de motocyclettes et d'automobiles sont fort intéressantes, mais la piste est trop courte. Le terrain de la Commission ne serait-il pas assez vaste pour tracer un hippodrome d'un mille ?

Les pagents sont aussi des leçons concrètes fort goûtées, en général, mais la réalité, cette année, n'a pas répondu à l'annonce, et encore moins à la conférence qui les accompagnait. Il fallait une foi plus qu'ordinaire pour voir une représentation, même mitigée, des scènes de bombardement que subit le fort de Vaux, quand placé en face d'un village veuf de toute fortification. La silhouette de Verdun, que l'on disait se dessiner dans le lointain, était invisible à l'œil matériel.

Sans amertume, comme sans reproches non plus, voilà quelques points sur lesquels je soumets humblement mon opinion, et qui justifient l'aphorisme placé en tête de ce paragraphe : la ville de Paris n'a pas été bâtie dans un jour...

* * *

Reste à dire un mot des vulgarités et des spectacles qui demanderaient une réglementation plus sévère encore, quoi-

qu'il y ait progrès considérable depuis quelques années.

Une grande amélioration, à mon avis, a été la prohibition de la vente des liqueurs alcooliques sur le terrain de l'Exposition. Les pochards pourront s'en plaindre, mais les honnêtes gens sont heureux d'en féliciter qui de droit.

Qu'il subsiste encore des amusements, tels les montagnes russes, le fouet, le carrousel, la roue, le musée de guerre, la ménagerie et autres du genre, je n'y vois rien de mal. Mais l'Exposition y gagnerait en supprimant toutes les inventions attrape-nigauds ou démoralisantes qui s'étalent encore un peu partout, comme les roues de fortune, les cibles, les marteaux à cloches, la tente des monstruosités, les sous-marins, les dompteurs de puces, les charmeurs de serpents, les montreurs de singes et autres pitres forains qui battent monnaie sur la naïveté populaire.

Ceux qui veulent se récréer, et c'est légitime, n'auraient qu'à se rendre sur la grande estrade, où des spectacles intéressants, en même temps qu'honnêtes, sont offerts pour une somme modique.

Je suggérerais, comme amusement à bon marché et lieu de repos, l'organisation d'un cinéma où des représentations choisies et variées se donneraient à toute heure du jour et du soir.

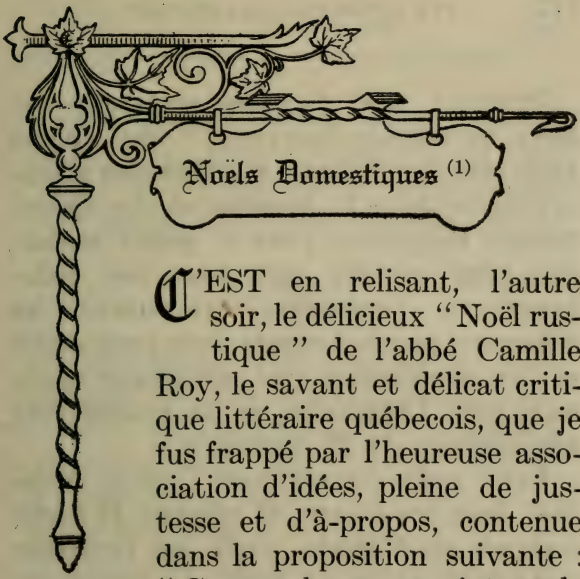
Voilà, brièvement esquissées, les impressions que j'ai rapportées de l'Exposition de 1917, et les suggestions qu'elle a fait éclore dans mon esprit.

Humblement, je les soumets au verdict des juges de ce concours, et j'ai confiance qu'ils les accueilleront avec le même esprit que je les ai tracées, puisque, comme eux, je n'ai en vue que le développement normal de cette œuvre.

Je le répète "développement normal", ce qui implique un progrès dans l'ordre moral, intellectuel et économique, afin

que la population qui fréquente cette exposition en conserve une impression saine, durable et procréatrice de résultats bienfaisants pour l'avenir agricole et industriel de la région où son action se fait le plus vivement sentir.

Noëls Domestiques



Noëls Domestiques (1)

C'EST en relisant, l'autre soir, le délicieux "Noël rustique" de l'abbé Camille Roy, le savant et délicat critique littéraire québecois, que je fus frappé par l'heureuse association d'idées, pleine de justesse et d'à-propos, contenue dans la proposition suivante : "Certes, chez nous, où tant de noëls domestiques s'ajoutaient en toutes saisons aux Noëls liturgiques, le tour d'être grand et d'être sage venait lentement (2)".

---

(1) A la Noël de 1917.

(2) L'auteur rappelle, dans cette narration, la première nuit de Noel où il fut jugé assez grand—et sans doute assez sage—pour accompagner ses parents à l'église. "PROPOS CANADIENS", page 59, (1912).

Pendant que d'autres traceront ici, dans ce numéro-souvenir,[1] des contes naïfs pour les enfants, des légendes attendrissantes pour la jeunesse et des dissertations religieuses pour le *grand monde,* moi, plus profane que tous ces collaborateurs, j'exposerai brièvement les réflexions que fait surgir dans mon esprit et les sentiments que développe dans mon âme l'approche de la grande fête anniversaire du 25 décembre.

Les " noëls domestiques ", ou la natalité, dans les foyers où résonne le verbe français au Canada, voilà un problème qui mérite qu'on s'y arrête au moins une fois l'an, pour rappeler à la foule absorbée par les mille et un soucis de la vie quotidienne, quel puissant facteur a été le *ber* dans notre prodigieux développement comme entité distincte, depuis un siècle et demi ; pour dénombrer aussi nos forces vitales à l'heure actuelle, et en faire état à côté des éléments hétérogènes

(1) Numéro de Noel du "Soleil".

qui nous enveloppent de toutes parts ; et, enfin, pour tenter de soulever un coin du voile de l'avenir et de pronostiquer sur nos possibilités d'accroissement futur.

* * *

Au lendemain de la cession de 1760, nous étions environ 60,000 paysans échelonnés sur les deux rives du St-Laurent et abandonnés de nos chefs—à l'exception toutefois du clergé qui devint alors le guide temporel et spirituel de la poignée de braves qui survécut à la guerre de Sept Ans.

Avec un rare courage et une ténacité digne de tout éloge, nos pères entreprirent de relever leurs foyers dévastés et s'adonnèrent presque exclusivement à la culture de la terre, s'occupant peu, en général, des affaires publiques.

Après trente ans de ce nouveau régime, la Métropole accorda aux Canadiens une forme de gouvernement démocratique, grâce à la largeur d'esprit des hommes

d'état anglais, dont Pitt et Fox furent les leaders. Les provinces du Haut et du Bas-Canada furent créées et le suffrage populaire établi.

Les statistiques les plus probantes que nous puissions établir donnent une population de 156,000 âmes, dont environ 10,000 de langue anglaise, à la province du Bas-Canada, lors de l'adoption de l'Acte Constitutionnel, en 1791.

En trente ans, les 60,000 Canadiens étaient arrivés au chiffre relativement phénoménal de 146,000 âmes, ce qui représente une augmentation de 143 pour cent. Il importe d'ajouter qu'à cette époque, le taux de la natalité, par mille habitants de religion catholique, était de 65, tandis qu'il est descendu à 36 aujourd'hui pour la province entière. (1) Nos ancêtres doublaient alors leur nombre à tous les douze ans, par le seul accroissement

(1) La natalité moins nombreuse au sein des familles non-catholiques, qui forment environ un cinquième de la population, a sans doute contribué à faire baisser ce cœfficient.

naturel de la population, c'est-à-dire par l'excédent des naissances sur les décès, quand le même résultat ne s'obtient maintenant qu'après plus de trente ans.

Voilà des chiffres officiels que nous citons ici sans commentaires, mais qui méritent que s'y arrêtent sérieusement tous ceux qui, en raison de leurs fonctions éducationnelles, ont pour mission de développer dans le cœur de nos populations l'esprit de foi et le don de force morale qui sont les plus sûrs garants de la fidèle observance du précepte divin : " Croissez et multipliez-vous ".

Après cette digression, reprenons le fil du développement commencé au sujet de l'accroissement des nôtres.

Un siècle après la cession du Canada, les habitants d'origine française étaient au nombre de 850,000 âmes, soit 14 fois plus nombreux qu'au lendemain des jours sombres où

> ....notre vieux drapeau, trempé de pleurs amers,
> Ferma son aile blanche et repassa les mers !

A côté de nous, dans l'ancienne pro-

vince du Bas-Canada, nos concitoyens de langue anglaise avaient atteint le chiffre de 260,000 âmes. Comme force numérique, nous étions donc, à cette période de notre histoire, trois contre un, sur les rives du Bas St-Laurent.

Le dernier recensement décennal de la population, en 1911, nous apporte encore des faits consolants, car nous y constatons que la multiplication rapide des nôtres se continue, et que nous étions alors, dans la province de Québec, quatre contre un de toute autre origine, soit, en nombre absolu, 1,605,339 sur une population totale de 2,003,232 habitants.

Quel serait, à l'heure actuelle, le chiffre de notre population, dans la province, si, depuis cinquante ans, les états de la Nouvelle-Angleterre et les provinces de l'Ouest ne s'étaient pas enrichis à nos dépens ? Le double peut-être, et cette double force n'eut pas manqué de faire son empreinte, non seulement au point de vue économique mais aussi, et de façon

plus efficace, dans le conseil de la nation, en établissant un quotient de représentation plus élevé pour certaine province où fleurit... l'oranger.

Quoi qu'il en soit, la population de la province de Québec, en 1911, était de vingt-six fois plus élevée que celle de 1760, un siècle et demi auparavant.

Voilà, brièvement esquissés, les grands jalons du développement numérique des nôtres, en cette province ; développement que des écrivains remarquables ont qualifié, et non sans raison, de " Miracle canadien ".

Et malgré les tempêtes politiques essuyées au cours de ces cent cinquante années ; malgré notre manque d'organisation scolaire pendant tout près d'un siècle, après la cession ; malgré la pauvreté et le dénuement qui furent le lot de nos ancêtres pendant longtemps ; malgré tout cela, jamais le vainqueur n'a réussi à étouffer les syllabes de France sur nos lèvres ; sans arrogance, nous

sommes restés fiers, le front haut, malgré les injustices ; et nul ne peut se vanter de nous avoir fait abdiquer un droit. Nos églises, nos écoles et nos palais de justice sont là pour attester la vérité de cette assertion. "Bon sang ne peut mentir", pourrait être inscrit sur notre blason, car nous sommes issus des meilleures familles de France.

***

Auguste, empereur romain, rendu à l'apogée de sa gloire, voulut connaître, en l'an 4004 avant J.-C., la population relevant de son sceptre. Les juifs ayant reçu l'ordre d'aller se faire inscrire dans le pays de leur origine, Joseph et la Vierge Marie partirent pour se rendre de Nazareth à Bethléem, où David était né. Et c'est là que Marie, n'ayant pu trouver de place dans les hôtelleries, se réfugia dans une étable et y mit au monde le Fils de Dieu, qu'elle coucha dans une crèche.

L'Histoire Sainte nous apprend encore qu'Hérode, roi des juifs, averti de la naissance du Christ, résolut de le faire périr afin d'empêcher l'accomplissement des prophéties. Prévenus à temps par un ange, Joseph et Marie se sauvèrent en Egypte avec l'Enfant Jésus.

Hérode, ne sachant comment atteindre l'Enfant qui lui causait de si vives inquiétudes, fit massacrer tous les bébés du sexe masculin, âgés de moins de deux ans, dans le royaume.

Il y a cent cinquante ans, comme jadis la Judée tombant au pouvoir des Romains, la Nouvelle-France était cédée à la Couronne britannique.

Le premier dénombrement après le traité de Paris fut entrepris en 1765, et l'on établit que les Canadiens français étaient alors au nombre de 65,000. Comme aucun prophète n'avait annoncé notre épanouissement futur, on nous laissa croître et multiplier suivant le décret divin, sans trop nous molester. Mais un

jour où nos nouveaux maîtres s'aperçurent de notre expansion phénoménale, ils résolurent d'imiter, mais de façon plus voilée, le geste d'Hérode.

Les plus belles preuves de notre fidélité et de notre loyauté en 1774 et en 1812-13 ne suffirent pas à convaincre le vainqueur. Par mille moyens, on s'efforça de nous ignorer dans le conseil de la nation et de nous réduire au rôle d'ilotes.

L'Acte constitutionel de 1791 établissait bien une assemblée législative élective, mais le Conseil exécutif n'en avait cure dans ses décrets, pas plus d'ailleurs que dans l'emploi des deniers publics.

Plus tard, *l'Union* des deux Canadas fut décrétée, après les troubles de 1837-38, pour nous humilier davantage, en abolissant l'usage officiel de la langue française, et en nous forçant à payer la dette énorme, pour l'époque, ($ 5,000,000) de la province d'Ontario.

La *Confédération*, consentie par la province du Canada, comprenant la pro-

vince d'Ontario et la province de Québec, et auxquelles se joignirent le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse, devait permettre aux deux groupes ethniques des provinces du Bas et du Haut-Canada de se développer sans friction. Dieu sait ce qu'il reste encore à faire du côté de l'harmonie! Mais il ne s'agit pas de cela pour l'instant.

Combien sommes-nous de Canadiens français, au Canada, à l'aurore de l'année 1918?

Quelques chiffres approximatifs, basés sur le dernier recensement, nous le diront.

Dans la province de Québec, nous sommes aujourd'hui environ 1,900,000 ; dans Ontario, 240,000 ; au Nouveau-Brunswick, 120,000 ; dans la Nouvelle-Ecosse, 65,000; à l'Ile-du-Prince-Edouard, 13,000; au Manitoba, 35,000 ; dans l'Alberta, 25,000 ; dans la Saskatchewan, 30,000 ; dans la Colombie-Britannique, 10,000 ; ailleurs, au Canada, 2,000. Ce qui fait un total de 2,440,000 habitants de langue française au Canada, ou 30 pour cent du

total si nous l'estimons à 8,000,000 d'habitants.

Le petit groupe de 60,000 paysans abandonnés sur les rives du St-Laurent, s'étend aujourd'hui, sans solution de continuité, de Gaspé à Ottawa, soit un parcours de plus de sept cents milles de longueur.

Les Acadiens font aussi bloc à l'ouest du Nouveau-Brunswick. Dans quatre comtés, ils sont en majorité et, avant peu d'années, leur envahissement pacifique, par la colonisation et l'agriculture, se fera sentir dans d'autres comtés plus à l'est, en gagnant vers les châteaux forts anglophones de St-Jean et de Frédéricton.

Jadis des groupes acadiens de Grand-Pré vinrent s'établir à la Baie-des-Chaleurs; plus tard, d'autres, partis de la Nouvelle-Ecosse et de l'Ile-du-Prince-Edouard, essaimèrent dans la Vallée-de-la-Matapédia.

Aujourd'hui, ce sont les Canadiens du Bas-Québec qui vont ouvrir des terres

dans le bassin de la rivière Tobique, le long du chemin de fer Interprovincial, dans le comté de Ristigouche. C'est le trait d'union qui se complète entre les deux groupes de langue française ; c'est la soudure définitive et durable entre les deux chaînons d'origine commune, à l'est du Canada.

Si nous portons maintenant nos regards vers l'ouest, nous remarquons que dans Ontario, on compte aussi un groupe de compatriotes déjà considérable, dont la majeure partie est établie dans les comtés limitrophes de la province de Québec, tels que Russell et Prescott, et un autre à l'ouest, celui de Essex.

A l'est d'Ontario, un chemin de fer, le T. N. O., (Temiskaming Northern Ontario Railway), reliant Ottawa à Cochrane, sur le Transcontinental, a ouvert un nouveau débouché aux pionniers canadiens-français, qui se propagent rapidement le long de cette voie.

On rapporte encore que les nôtres élèvent chaque jour de nouveaux avant-

postes le long du Transcontinental, à l'ouest de Cochrane, laissant espérer que, dans un quart de siècle, s'étendra de Québec à Winnipeg une longue suite de villages et de paroisses où l'on entendra résonner le beau verbe français. (1) Si l'on y ajoute, maintenant, tout le territoire de Québec à Moncton, où les habitants d'origine française dominent par le nombre, nous aurons alors une *tranchée* continue de plus de 1,800 milles de longueur, protégée par une armée de pas moins de 5,000,000 de *poilus* canadiens-français.

***

" Mais c'est un rêve que vous faites là", me dira-t-on peut-être. " Vous savez bien que la fin de la guerre va couper

(1) Un récent décret ministériel du gouvernement d'Ontario, obligeant tout nouveau colon à se soumettre, au préalable, au Règlement scolaire No XVII, pourrait bien enrayer la migration des nôtres dans cette région d'avenir. Heureusement qu'il y a encore de l'espace et du sol arable dans la province de Québec. Dans l'Abitibi seul on peut former deux cents paroisses nouvelles.

court à vos plans de développement. Ne voyez-vous pas déjà la lutte qui se prépare de tous côtés pour vous refouler dans le vieux Québec, et vous empêcher d'étendre davantage vos racines prolifiques dans les autres provinces, afin d'y éviter la répétition de la *tragédie* dite des cantons de l'Est ?

La lutte n'est pas d'aujourd'hui. Celle que nous subissons depuis quelques années n'est tout simplement qu'une étape un peu plus hardie et plus tapageuse que d'autres. Que de moyens n'a-t-on pas déjà employés, depuis 1760, pour nous empêcher de grandir ou pour nous amener à nous fondre dans le creuset impérialiste de John Bull ?

Il n'y a pas de doute qu'on ne reculera devant aucune tentative politique pour nous affaiblir, voire nous saigner au cœur, afin d'empêcher notre accroissement numérique et notre expansion territoriale.

D'un autre côté, l'immigration d'après-guerre va couvrir les provinces de l'Ouest,

et Québec, comme toujours, devra continuer à se développer par le seul excédent des naissances sur les décès.

L'Ontario, qui vient de perdre quatre députés à cause de l'accroissement plus rapide de la population de la province de Québec, va tenter l'impossible pour garnir son territoire d'éléments nouveaux et anglophones, afin de reprendre le terrain perdu, au prochain recensement, en 1921.

Les provinces de l'Ouest attireront naturellement la plus grande partie des nouveaux venus, et leur représentation au parlement fédéral s'en augmentera de nouveaux membres aux Communes.

Mais en attendant la crise de nerfs qui se produira sans doute encore dans certains quartiers fanatiques et antipathiques à la province de Québec, en attendant cette explosion de... jaunisse, après le décompte du dénombrement de 1921, il reste aux Canadiens français de se grouper dans la province de Québec d'abord ; de se concentrer, afin de se

mieux sentir les coudes, et de pouvoir ainsi s'entr'aider au besoin ; puis de consolider les forts que nous avons au Nouveau-Brunswick et dans l'Ontario, en procédant par étapes, à travers le Témiscamingue et l'Abitibi, à l'ouest, et le long du Miramichi et du St-Jean, à l'est, afin d'éviter toute solution de continuité.

Au point de vue de la cohésion future, ce serait une faute de tactique, croyons-nous, à l'heure actuelle, que de laisser éparpiller les nôtres à l'ouest de Winnipeg, car l'immigration étrangère les noiera toujours dans l'Alberta et la Saskatchewan.

Dans les régions où il faut défricher, nous n'aurons jamais de concurrents dangereux, car, seul, le Canadien français a l'endurance voulue pour ce rude métier.

Si donc nous savons nous unir ; si nous nous occupons de fortifier les points stratégiques que nous possédons déjà ; si nous prenons les moyens de nous "emparer du sol", suivant le mot favori de Mercier, nous nous assurerons une prospérité nor-

male, solide et durable, et jamais on ne pourra nous empêcher de grandir ni de faire résonner notre verbe.

Grâce à nos qualités natives ; grâce à notre système de groupement paroissial ; grâce aussi à la richesse du sol canadien, nous continuerons à nous emparer pacifiquement de la plaine pour y attacher nos fils et nos filles, et assurer de la sorte le fondement de notre édifice national.

Ainsi, le rameau français transplanté au Canada, vigoureux et exempt de tout greffage, continuera à se développer pour atteindre le plein épanouissement qui lui est destiné et qui ne saurait manquer d'être remarquable, pourvu que les Canadiens français soient fidèles à leur devise " Je me souviens ", et que, dans leurs foyers, les noëls domestiques s'ajoutent souvent et en toutes saisons aux noëls liturgiques.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface, par Mgr Th.-G. Rouleau	VII
Avant-Propos	XIII
Le Vieux Grenier	3
La Visite aux Champs	21
Marcher au Catéchisme	35
Labours d'automne	53
Le Pin du Couvent	65
Une Oasis aérienne	75
Retour à la Terre	91
Santa Claus	99
L'été de la St-Martin	107
Notre Bilan Vital	115
Le Pain Blanc	131
L'Exposition de Québec	147
Noëls domestiques	161

Universitas CANADIANA Ottaviensis

Hy passny
Trenihan le 30
of m. Juge Poulet
Traserville Sajer
Good buy regard
Jean Poulet

1278907CAPS-8525
ACCESSION NO.
LOC
CLASS N
NO. 1
NO. 2
NO.
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17
CARTE DU LIVRE
VOUS ETES RESPONSABLE
DE LA PERTE DE CETTE CAR
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18
IBM112032

CA PS 8525
.A76A89 1918
C03 MARQUIS, GEO AUX SOURCES
ACC# 1278907

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 004937578b

PS 8525 .A76A89 1918
MARQUIS, GEO
AUX SOURCE

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 01 05 03 01 9